

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE CYCLORAMA

UNIVERSEL

JOURNAL D'ILLUSTRATIONS

Paraissant toutes les semaines

ART, SCIENCES, VOYAGES, SPORT, MODES, HUMOUR

32 PAGES DE GRAVURES

DÉPOT GÉNÉRAL

1560. NOTRE-DAME

EN FACE DU PALAIS DE JUSTICE,

MONTREAL.

Imprime par "La Compagnie de Publication du Cyclorama."

VIN MARIANI



LE TONIQUE IDEAL

Fortifie
Nourrit
Rafraichit

CORPS ET CERVEAU

APPROUVE PAR
LES MEDECINS
CELEBRES

Vendu par les

Pharmaciens et les
Epiciers

GARE AUX IMITATIONS

LAWRENCE A. WILSON & Co

Seuls agents au
Canada pour

Gold Lack Sec Champagne

Wilson's Old Empire Rye

VOL. III - NO. 11

Samedi, le 28 Nov. 1896

5 CTS.
LE NUMERO



LA COMPAGNIE DE PHOTO-GRAVURE
COMMERCIALE
 1560 RUE NOTRE-DAME
 MONTREAL

DESSIN ET GRAVURES
 POUR
 LIVRES, JOURNAUX,
 POUR L'INDUSTRIE
 ET LE COMMERCE, POUR FACTURES,
 CARTES D'AFFAIRES, PROSPECTUS,
 PROGRAMMES, MENUS.

Le Cyclorama Universel

JOURNAL HEBDOMADAIRE

..... D'ILLUSTRATIONS

ABONNEMENT : { UN AN, - \$2.50
 SIX MOIS, \$1.25

La Fille du Cyclorama Universel
 forme a la fin de l'annee deux magni-
 fiques volumes de plus de 700 pages

DEPOT GENERAL :

1560 RUE NOTRE-DAME
 MONTREAL.

PRIME No 3 MAGNIFIQUE PASTEL ENCADRE

GRANDEUR : 26 x 30 POUCES

Cette prime consiste en une splendide lithographie en couleur, avec cadre en moulure, argentée ou dorée, de 3 pouces.

Rien de plus jolie que ces lithographies, qui sont une imitation parfaite de dessins au Crayon-Pastel ou de peintures à l'aquarelle, aux couleurs si tendres et d'un effet si plaisant.

Venez les voir à nos bureaux, No 1560, rue Notre-Dame.

CONDITIONS

Une prime No 3 sera accordée gratuitement à tout abonné payant 12 mois d'abonnement d'avance.

Tout acheteur au numéro aura droit à la prime No 3 au prix réduit de 75 centins, en produisant 5 coupons

consécutifs du CYCLORAMA UNIVERSEL.

Tout porteur de dix coupons consécutifs aura droit à cette prime au prix réduit de 60 centins.

On ne peut acheter ces cadre et gravure à moins d'une piastre dans le commerce.

REMARQUES

Nos primes ont une valeur réelle, qui donnent des avantages qu'on ne peut avoir autrement qu'en s'abonnant ou en produisant les coupons. A nos lecteurs de conserver ces coupons.

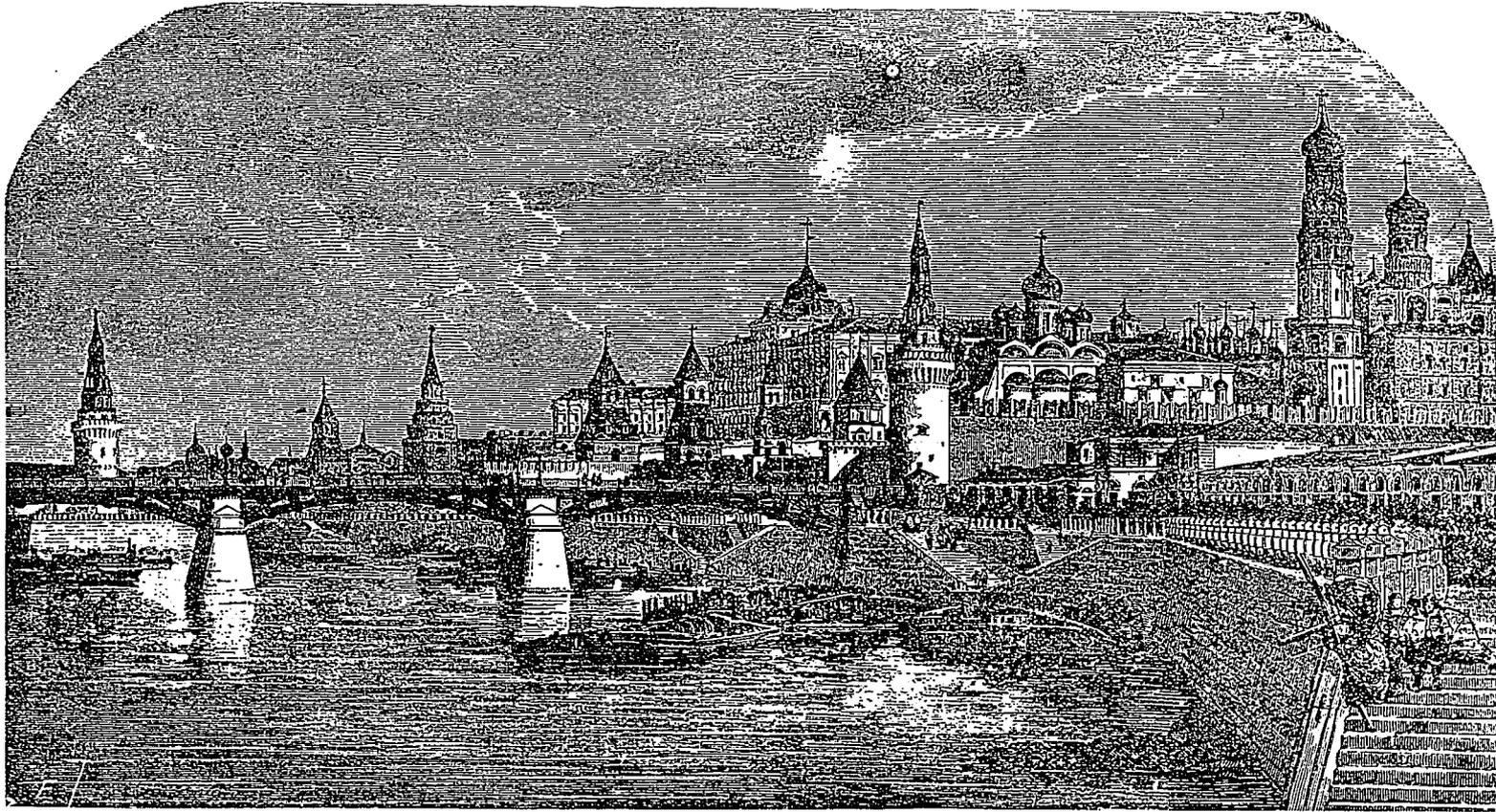
La prime No 4 consistera en un PORTRAIT AU CRAYON à des conditions exceptionnellement avantageuses, telles qu'aucun journal n'en a encore offertes. Détails prochainement.

COUPON

A DETACHER

DU CYCLORAMA UNIVERSEL

Pour les acheteurs au numero.



VUE DE MOSKOU,—PRISE DE LA MOSKOWA

AURAIT PEUT-ETRE UN PRIX



Vous appelez cela un cheval ! Cet animal tient plutôt le milieu entre le kangourou et la girafe. Pourquoi ne l'exhibez-vous pas ?

Deux hommes de police conduisent un pochard au poste, tout en causant :

— Il est certain de son affaire demain, devant le Recorder, dit l'un ; cinq piastres ou huit jours.

— Il était assis bien tranquillement dans le carré Viger, fait l'autre ; il pourrait en être quitte pour la nuit au poste et une remontrance.

— On voit bien, toi, que tu es novice !

— Et toi que tu as les yeux fendus en amande !...

Un escamoteur faillit s'étrangler en avalant une pièce de dix sous.

Il s'écria :

— Probablement que c'était une pièce fausse ; impossible de la faire passer !...

Le courage de la femme, c'est de savoir souffrir.

VIRGINIE DÉJAZET.

JEUNE FEMME. — Oh ! que je suis malheureuse ! Mon mari, j'en suis de plus en plus convaincue, ne m'a mariée que pour mon argent.

UNE AMIE. — Alors tu as au moins la consolation que ton mari n'est pas aussi stupide qu'il en a l'air.

Le monde serait de moitié meilleur qu'il ne l'est, si tous ceux qui prétendent ne pas vouloir faire de mal n'en faisaient pas.

PROMENADE DANGEREUSE



Le vieux Cancaneau veut voir d'où vient cette odeur de gaz dans la maison.

Le savant Budé travaillait dans son cabinet ; un domestique tout essoufflé vint lui dire que le feu était à la maison.

— Allez le dire à ma femme, répondit-il, je ne m mêle pas des affaires du ménage.

L'esprit d'autrefois.

Le baron des Adrets, en 1562, ayant pris le fort de Montbrison, s'amusa cruellement à faire précipiter du haut en bas les soldats qu'il avait pris dedans ; un d'eux prit sa course jusqu'à deux fois et s'arrêta au bord ; le baron, irrité, lui dit :

— Veux-tu finir ? deux fois, c'est assez sonder le gué.

— Ma foi, monsieur le baron, dit alors le soldat, je vous le donne en quatre.

— Et cette plaisanterie de sang-froid lui sauva la vie.

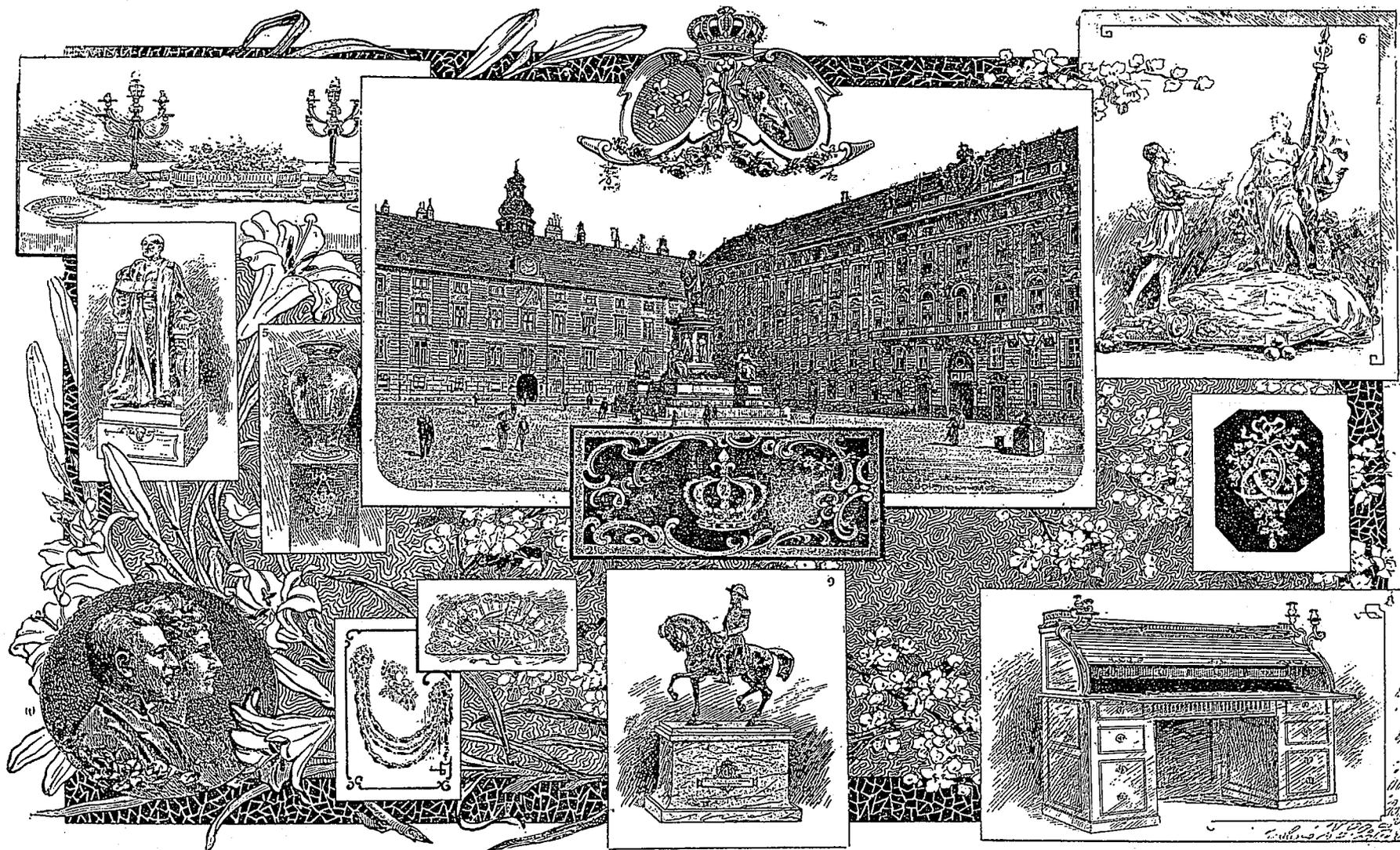
Un "dude" efféminé bien poudré, bien frisé, bien parfumé et tout couvert d'or, avait amené à l'église une coquette aussi brillante que lui ; le curé, ayant considéré ce couple original, dit :

— Or, ça, avant de prononcer le *conjungo*, avouez-moi, crainte du *quiproquo*, qui de vous deux est la mariée.



HOMME DE POLICE. — C'est très dangereux de prendre une lumière en pareil cas. Vous l'avez vu, cela ne fait pas de bien.

— Pas de bien ! Oui, ça en fait ! J'ai trouvé dans quelle chambre était la fuite de gaz, té ! ..



MARIAGE DE S. A. R. LE DUC D'ORLEANS, AVEC S. A. I. R. L'ARCHIDUCHESSSE MARIE DOROTHEE

1. — Vue de Hofburg. — Les cadeaux : 2. Diadème. — 3. Service d'honneur. — 4. Statue de Berryer. — 5. Vase gallo-romain. — 6. Soldat offrant son épée à la France. —
7. Parure. — 8. Bureau. — 9. Statue du duc d'Orléans. — 10. Médaille offerte par le Duc à ses amis.



Croyez-vous que les douaniers m'ont fait déshabiller à la frontière. Est-ce que j'ai l'air d'une personne qui cache quelque chose sous ses vêtements ?

Littérateur en herbe. — J'ai ici un poème.

Journaliste, l'examinant. — Bien, est ce que dix piastres feraient votre affaire ?

Littérateur. — C'est réellement plus que je m'attendais.

Journaliste. — Bien, on ne peut publier une telle poésie à moins ! . . .

M. de Vivonne, passant le Rhin à gué, dit à son cheval qui bronchait au milieu du fleuve :

— Ne t'avise pas de faire mourir un amiral dans l'eau douce,

Un jeune artiste était occupé depuis quelque temps à ce qu'il prétendait être le grand effort de sa vie. La peinture représentait un troupeau de moutons, pressés dans un coin et terrifiés, probablement par un chien, qui toutefois, ne figurait pas sur la toile.

A la demande du jeune artiste, un vieux fermier vint l'autre jour à son atelier pour voir la merveilleuse peinture qui devait apporter à son auteur richesse et renommée.

— Bédame ! s'écria le fermier mis en face du tableau. Et qu'est ce qu'y a donc avec ce bestiaux ?

— Ne comprenez-vous pas l'idée ? Ces moutons sont effrayés par leur ennemi naturel, le chien.

— Ah ! et ous qu'est le chien ? L'avez point peint ?

— Non, il est quelque fois à propos de laisser quelque chose à l'imagination. Dans le cas présent, j'ai laissé le chien de côté !

— Qué pitié ! Qu'v'z'avez pas laissé les moutons d'côté aussi. Le chien y doit ben vous remercier pour l'avoir échappé belle.

On rebâtissait le château de Chantilly, où s'était retiré le prince de Condé pour passer le reste de ses jours.

Ce prince promit mille écus à celui qui ferait les plus beaux vers sur ses victoires, pour mettre en forme d'inscription sur la porte de son château. Un Gascon fit le quatrain suivant :

Pour célébrer tant de vertus,
Tant de hauts faits et tant de gloire,
Mille écus, morbleu ! mille écus !
Ce n'est pas un sou par victoire.

Quoique ces vers ne fussent pas propres à être mis sur la porte d'un château, le prince, touché d'une louange si délicate et si ingénieuse, fit donner aussitôt les mille écus à l'auteur du quatrain.

On dit que le téléphone ne fait pas grand progrès en Russie. Il n'y a rien d'étonnant à cela. Qu'on s'imagine une personne demandant la correspondance et appelant :

— Hello ! est ce toi, Dvisostkivchsmartooicszki ?

— Non, c'est Zollenschouskaffirnoeknstiffsgrowoff. Qui parle ?

— Seximochockiertrjuaksmxkischokemoff. Je voudrais savoir si Xliferomaukeffisskillmajuwchzvastowsksweibierski est encore avec Dvisostkivchsmartvoicszki ?

* L'INDUSTRIE DU VERRE *

LA VERRERIE A VITRES



Fabrication des tubes de laboratoire.

Les fours à pots sont demeurés jusqu'à ce jour les plus usités, mais la grande verrerie à vitres, florissante surtout en Belgique, tend de plus en plus à n'employer que les fours à bassins, beaucoup plus économiques quand la production est considérable.

Dans le pot ou dans le bassin, la poudre vitrifiable, mauvaise conductrice de la chaleur, s'échauffe lentement d'abord sans changer d'aspect. Dès qu'elle a dépassé la température rouge naissant, elle s'agglomère. Au rouge cerise, elle devient visqueuse, sans cesser d'être opaque. La température s'élevant encore, elle se clarifie. Puis elle arrive à être tout à fait liquide, et les bulles de gaz qu'elle contenait se dégagent sans peine à la surface. Enfin sa limpidité est parfaite : le travail du verre peut commencer.

L'outil par excellence, l'outil caractéristique et indispensable du souffleur de verre, est la *canne*. Nous l'avons dit déjà, elle s'est transmise sans aucune modification à travers les âges.

Elle consiste en un tube de fer, quelquefois garni, pour donner plus de prise, d'un manchon de bois plus ou moins long, et terminé d'un côté par une embouchure, de l'autre par une pointe renflée ou *mors* qui facilite le cueillage.

Pour fabriquer une pièce soufflée, l'ouvrier fait rougir au préalable le mors, afin de rendre le verre adhérent. Puis, tournant la canne autour de son axe (ce mouvement de rotation est presque incessant dans le travail du verre), il la plonge, par une bouche du four, dans le bain en fusion, et *cueille* une mince couche de verre. Il est obligé alors de rafraîchir le manche de son outil. Par des cueillages successifs, il continue à grossir la masse de verre qui forme boule à l'extrémité de la canne, et il finit par obtenir le poids suffisant pour la pièce qu'il a entreprise.

Malgré sa simplicité apparente, l'opération du cueillage exige un assez long apprentissage. Il est nécessaire, en effet, que le verre soit réparti également autour du mors.

Au cueillage succède le *paraisonage* ; cette seconde opération consiste à déterminer par soufflage une petite cavité qui rend le verre plus maniable. Le soufflage et le modelage continuent alors simultanément. Le soufflage s'effectue soit à la bouche, soit au moyen d'appareils à air comprimé d'invention récente, dus à M. Appert, président de la Chambre syndicale des verriers français.

Ces appareils épargnent aux souffleurs l'expiration journalière de 8 à 9 verges cubes d'air. Les anciens ouvriers, habitués au soufflage à la bouche, se refusent presque tous à les adopter. Mais les jeunes, partout où il en est mis à leur disposition, en font volontiers usage, et ils obtiennent, avec un peu d'habitude, un soufflage aussi régulier que celui que leurs aînés persistent à demander à leurs poumons surmenés.

DANS LA COULISSE



Grand Corneille ! s'écrie l'acteur, voilà le chat qui se sauve avec ma moustache, croyant que c'est une souris !...

Poivrot à Vansurlezinc. — Votre refus de me faire crédit pour un misérable verre de rhum me remplit d'étonnement et d'indignation.

Vansurlezinc. — Très bien, monsieur. Vous pouvez vous remplir d'indignation sans qu'il vous en coûte un son ; mais si vous voulez vous remplir de rhum, il faut payer comptant.

— Je désire une livre de beurre.

— Bien, monsieur, dit l'épicier ; du vrai ou de l'imitation ?

— Qu'est-ce que vous m'avez vendu avant-hier ?

— Oh ! c'était du beurre naturel.

— Bon, cette fois je me contenterai de l'imitation.

Les passions qui ont animé chaque époque et qui en expliquent la vie, au bout de deux ou trois générations, cessent d'être comprises.
BERTHELOT

Au réfectoire, le surveillant s'élançait vers un élève qui nettoie son couteau après la nappe.

— Je suppose que c'est ce que vous faites chez vous !

— Oh, non, m'sieu ; chez nous les couteaux sont propres.

La tante. — Votre fiancée, mon cher garçon, est délicieusement riche et a d'autres qualités encore ; mais je ne pense pas qu'à l'autel elle brille par la beauté.

Le neveu. — Vous ne le pensez pas ; eh ! attendez donc pour juger : quand vous l'aurez vue avec les demoiselles d'honneur qu'elle s'est choisies... vous pourrez parler.

APRES LA LUNE DE MIEL



La jeune mariée. — Et tu crois que tu peux m'expliquer pourquoi tu rentres à trois heures tu matin en m'appelant "ton cher petit oiseau." Je suis peut-être un oiseau, monsieur, mais pas un coucou !...

L'art est le plus puissant des anesthésiques.

ANDRÉ THEURIET.

— Ah ! mon bon monsieur, disait d'un air piteux, un pauvre bonhomme à un passant qui lui demandait la cause de son chagrin, je viens d'être volé : pardessus, montre, bourse ; ils m'ont tout pris. Heureusement, toutefois, ils m'ont laissé quelque monnaie que j'avais dans ma poche intérieure, de sorte que je puis rentrer chez moi.

— Vous n'avez donc ni canne ni couteau pour vous défendre ?

— Non, je n'ai absolument aucune arme.

— Alors, donnez-moi l'argent que vous avez dans votre poche intérieure. Autrement, vous êtes un homme mort.

Les enfants ont quelquefois des questions bien embarrassantes. Ainsi que répondre à ce gamin qui me posait dernièrement la question suivante :

— Quand il survient des trous au chaussettes, où a passé le morceau de chaussette qui occupait la place du trou ?

LES ENFANTS TERRIBLES



Le cher petit ange, il a entendu sa maman dire que la montre à papa avait besoin d'être nettoyée.

TYPES DE BEAUTÉ ORIENTALE



Une fille de Birmanie



Une femme Siamoise

UN GRAIN DE POESIE



JEUNE FILLE. — Ah ! papa, qui ne se sentirais pas triste, à l'approche de l'hiver ? . . .

PAPA, pratique. — Ma fille, puisque tu me le demandes, je crois qu'il y a le marchand de charbon. A probos avons nous payé pour ces deux termes ?

- Pourquoi n'écrivez-vous pas de poésies, mon ami ?
 — J'ai autrefois écrit un poème : une *Ode à l'oubli*.
 — En vérité ? Et qu'est-ce qu'il en est advenu ?
 — Oh ! il est parvenu à destination !

Un commissaire (chauve). — Si la moitié de ce que les témoins déposent contre vous est vrai, votre conscience doit être aussi noire que vos cheveux.

L'inculpé. — Si la conscience d'un homme doit se juger par ses cheveux, eh bien, alors, vous n'en avez pas du tout, mon commissaire !

Au bon vieux temps :

En 1744, Menin est attaqué par les Français : on dit à Louis XV qu'en brusquant une attaque qui coûtera quelques hommes, on sera quatre jours plus tôt dans la ville.

— Eh bien ! dit le roi, prenons-la quatre jours plus tard : j'aime mieux perdre quatre jours devant une place qu'un seul de mes sujets.

Un borgne gageait contre un homme qui avait bonne vue, qu'il voyait plus que lui. Le pari est accepté.

— J'ai gagné, dit le borgne, car je vous vois deux yeux, et vous ne m'en voyez qu'un.

Une grande fortune n'est qu'un fruit pourri qui attire les mouches.
 V. CHERBULIEZ

SON ETIQUETTE



MAD. MCGINNIS. — Or ça, Pat, quand nous ferons visite aux O'Regan, tâche de ne pas oublier ton étiquette.

PATRICE. — Sûrement, et ce n'est pas la peine de dire à ton vieux de ne pas oublier un devoir aussi important. Va, je connais la politesse. . . . j'en ai une chopine dans ma poche de côté ? . . .

PAUVRETE INGENIEUSE



Ho, vous n'avez pas de sous à disposer, hein ? Bien, ne pourriez-vous pas alors disposer d'un vieux pantalon ; je m'en ferais un étui pour ma perche de ligne ! . . .

Vieille dame (avec terreur). — Mais le Conseil municipal de votre ville devrait faire mettre un écriteau pour avertir les bicyclistes que le chemin par cette colline est dangereux !

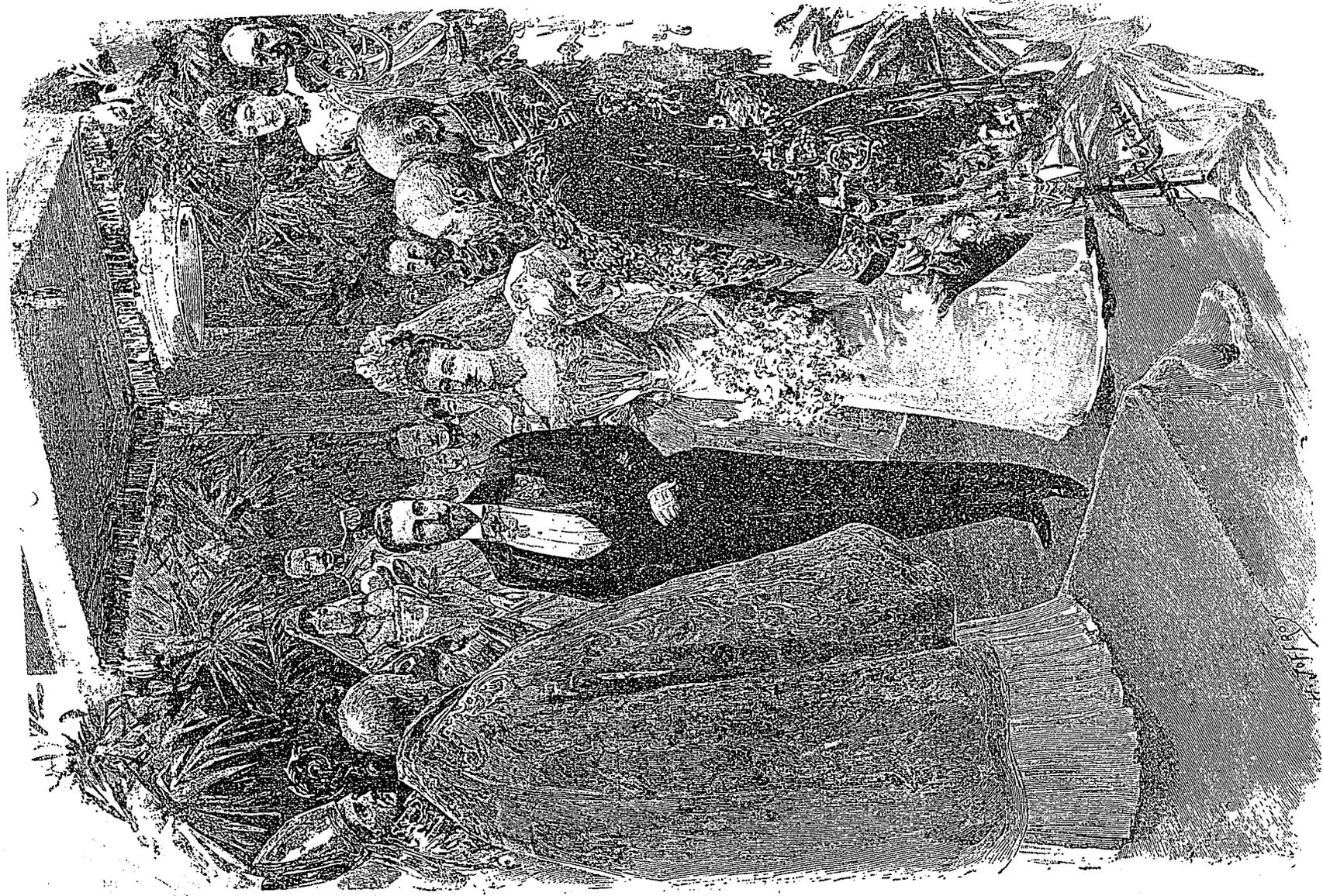
— C'est vrai, Madame : mais, voyez-vous, il y a parmi les membres du Conseil un entrepreneur de pompes funèbres qui s'y oppose !

LE GOUVERNEUR. — Vous dites que le prisonnier qui vient de s'évader a laissé un message ?

LE GEOLIER. — Oui, monsieur, et le voici sur ce papier : " Excusez la liberté que je prends ! "

Quiconque tient à la finance, fait des affaires et contribue à la prospérité du pays, est suspect, et toute entreprise qui ne se ruine pas est tenue pour criminelle.

YVES GUYOT



MARIAGE de S. A. R. le Duc d'ORLEANS, avec S. A. I. R. l'Archiduchesse MARIE-DOROTHEE

LES COCHERS



— Faites donc attention ! Vous m'arrosez en fumant !
— Je fume pas, bourgeois, je chique !

MATRONE. — Depuis que je suis mariée, j'ai appris à mon mari à avoir bon goût.

— Vraiment ? C'est mieux pour vous de ne pas le lui avoir appris avant votre mariage.

Mlle Potain. — Oui, une fois que j'étais sortie seule, par une nuit noire, je vis un homme et, ô mon Dieu, comme j'ai couru !...

— Et l'avez-vous rejoint, Mlle Potain ?...

— Je ne crois pas, dit l'avocat, que vous puissiez obtenir une séparation d'avec votre femme en alléguant qu'elle a pris l'habitude de jeter toute espèce de choses au chien.

— Mais, dit l'homme à l'œil poché, chaque fois qu'elle jette quelque chose au chien, elle ne me manque pas !...

Deux vagabonds font de la haute philosophie.
— Ah ! dit l'un, que je voudrais avoir mille piastres de rente !

— Pourquoi faire ?
— Pour ne rien faire.

MAJOR. — Ah ! bonjour, comte ! Mais qu'y a-t-il donc ? Vous ne m'avez jamais paru aussi vieux que ce matin.

COMTE. — C'est naturel, Major ; je n'ai jamais été aussi vieux que je suis ce matin.

ELLE ETAIT SI INDECISES



La fille qui a débattu dans son esprit toute la semaine si elle l'aurait uni ou brodé. Au dernier moment on n'avait encore rien entendu du verdict.

— Pouvez-vous me dire ce qui se laisse brûler pour garder un secret ?

— Il n'y a, je crois, que la cire à cacheter.

Baron fut chargé par les comédiens français de demander une grâce à M. de Harlay, premier président. Baron dit "qu'il était chargé par sa compagnie de le supplier de telle chose."

M. de Harlay, après l'avoir écouté avec attention, lui dit sèchement :

— Baron, je délibérerai avec ma troupe pour savoir si je dois accorder cette grâce à votre compagnie.

BIZEAU (étonné). — Lui, ton oncle ! Mais tu m'as dit que ton oncle avait eu les deux jambes emportées, à Sedan !...

JEANSON. — C'est vrai. Seulement, il les a emportées lui même, et assez vite, je te le dis !...

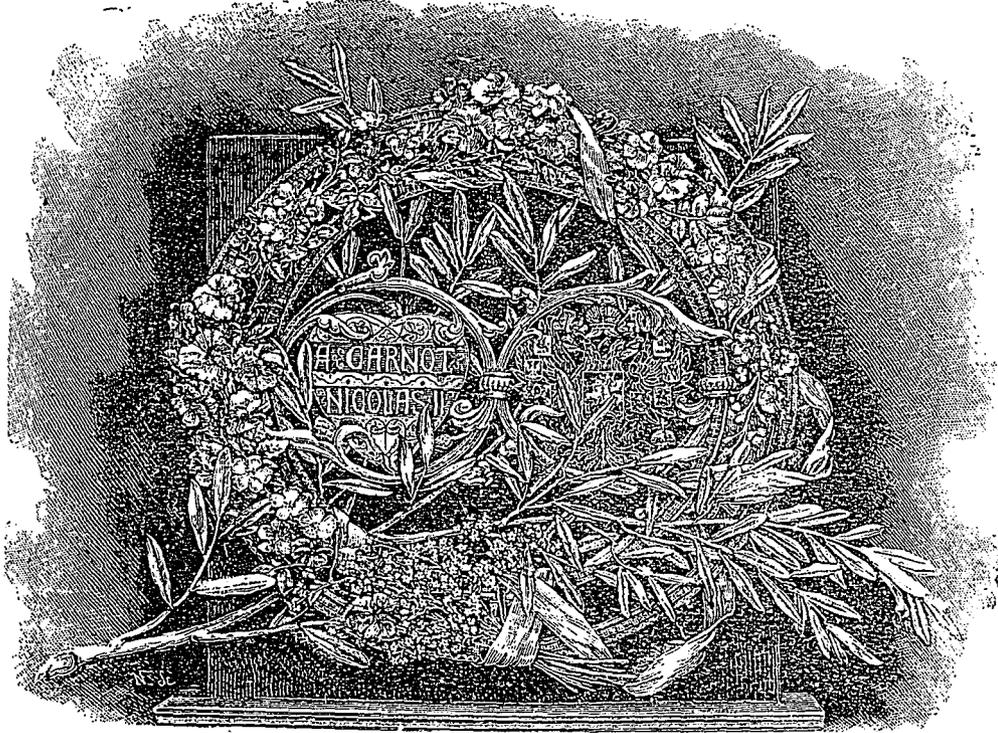
CES PRINCIPES !



— Vous êtes végétarien ?... Jamais, jamais de viande ?
— Jamais ! sauf le Vendredi-Saint, à cause de mes principes !

POUR LE TOMBEAU DU PRESIDENT CARNOT

PORTRAITS D'ACTUALITE



Couronne d'or ciselé offerte par l'Empereur de Russie

MARIAGE DE S. A. R. LE DUC D'ORLEANS

Le mariage de S. A. R. Monseigneur le duc d'Orléans avec S. A. I. R. l'archiduchesse Marie-Dorothee a été célébré dans la chapelle de la Hofburg, à Vienne, le 5 courant, avec une grande magnificence. Dans la gravure que nous donnons, page 289, le duc d'Orléans, portant au cou l'ordre de la Toison d'Or que l'Empereur d'Autriche lui avait conféré en témoignage de haute estime, s'avance, tenant à son bras la charmante princesse dont les yeux rayonnent de bonheur. Sur le passage du cortège, témoins, archiducs, et grands dignitaires, s'inclinent les chambellans, tandis que les prélats s'apprêtent à bénir les nouveaux mariés.

En une autre composition qu'on trouvera à la page 283, un artiste de talent a groupé les principaux cadeaux offerts par les Français à l'épouse du chef de la Maison de France. Au milieu, dans les entrelacs des lis et des aubépinés, — la fleur préférée de la duchesse d'Orléans, une vue de la Hofburg où a été célébré le mariage



Hon. T. BERTHIAUME
Conseiller législatif (div. Alma).



Hon. J. P. ROLLAND
Conseiller législatif (div. de Salaberry)

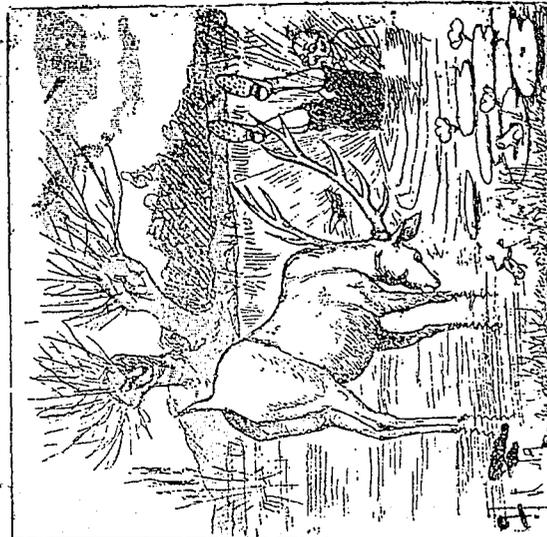


ACHILLE FORTIER
Auteur de la messe donnée le 22 novembre
à Notre-Dame.



Hon. CLIFFORD SIFTON
Ministre de l'Intérieur.

FACHEUX DEBUT





JOSEPH ARCHAMBAULT
Echevin du quartier St-Jacques



FEU JULES BEAUCHAMP
Greffier de St-Henri



LAURENDEAU ET PELLETIER
Victimes d'une noyade dans le St-Laurent, à Laprairie



VETEMENTS DE FOURRURE

(Voir gravure, page 300)

I.—Jacquette de loutre, de forme sac. Les devants sont droits ainsi que le dos. Le col est découpé en créneaux ; la manche est un peu bouffante du haut et fendue dans le bas. Garniture de mouflon. Chapeau de velours noir, garni de plumes et de gardénias.

II.—Collet de martre. Il est garni d'une bande de martre, disposée en volant. Le col est haut, prenant bien la nuque ; manchon de même fourrure. Petite toque de velours "brasero," garnie de pavots noirs et d'aigrette.

III.—Costume de drap de merisier, garni de renard de Hongrie. La jupe, toute ronde, est garnie d'une haute bande de fourrure. La jaquette, droite par devant, est ajustée par derrière. Elle est garnie de fourrure sur son contour et sur le devant, col doublé de fourrure. Chapeau de feutre soyeux à passe tuyautée. Garniture de dentelle et de queue de paradis.

IV.—Costume vert cactus, garni d'astrakan. Jupe de drap avec petite ganse noire et argent en garniture. Corsage cuirasse, également garni de ganse. Jaquette de même drap, avec revers, col et bordure d'astrakan. Cha-

peau de velours vieux rose thé retroussé de chaque côté. Il est garni de taffetas froissé et plissé de même teinte que le velours, et de belles queues de paradis.

Matériaux : 9 verges de drap.

V.—Costume de bure franciscaine pain brûlé. Jupe unie. Blouse rentrée dans la jupe. Boléro de breitschwantz, coupé court au-dessus de la taille. Grand col retourné. Chapeau de velours de noir avec fond de feutre blanc, garni de jarretières de velours. Fantaisie d'oiseau sur le côté.

Matériaux : 6 verges de drap.

Un Frère capucin voyageait en chemin de fer. Il s'y trouva en compagnie de jeunes faquins, qui, trompés par les apparences comme le sont ordinairement les gens superficiels, crurent l'occasion bonne de s'amuser aux dépens du bon religieux.

Celui qui passait pour le plus fin de la bande se chargea d'entamer la conversation.

- Dites donc, vous êtes religieux ?
- Oui, Messieurs.
- Vous n'êtes assurément que simple frère ?
- Oui, Messieurs.

- Cela se voit à votre air...
- Oui, Messieurs.
- Vous aimez bien vos supérieurs ?
- Oui, Messieurs.
- Vous leur obéissez ponctuellement ?
- Oui, Messieurs.
- Ils ne vous demandent que des choses faciles ?
- Oui, Messieurs.
- C'est tout ce que vous savez faire ?
- Oui, Messieurs.
- Mais... je crois que vous vous moquez de nous !
- Oui, Messieurs.

Le gros malin trouva imprudent de continuer la conversation ; il n'avait pas les rieurs de son côté.

Une dame respectable voyant une de ses filles en danger de mort, s'écriait en fondant en larmes :

— Mon Dieu ! rendez-la moi, et prenez tous mes autres enfants.

Un homme qui avait épousé la sœur de la mourante, s'approcha, et tirant la mère par la manche, si lui dit :

— Madame, les gendres en sont-ils ?

HISTOIRE POPULAIRE

. . . DE . . .

NAPOLEON 1^{ER}*Racontée par un Vieux Soldat.*

CHAPITRE XXXV

1812

Dix jours après, toujours plus impatient de la paix, l'Empereur envoya au camp des Russes, le général Lauriston, avec des propositions d'entrer en négociations et d'y prélever par un armistice. Le feld-maréchal Kutusoff, alléguant le défaut de pouvoirs, se contenta d'expédier à Saint-Pétersbourg le prince Volkonski, chargé de communiquer au ministère les offres de Napoléon.



Paysans russes devant Napoléon

Cependant les Russes avaient continué leur retraite, dans l'intention de nous donner le change sur leur destination véritable ; soudain, à la faveur de la nuit, ils tournent vers le sud, pour se rendre par Padol entre Kalouga et Moskou. Cette marche autour de la ville, dont les flammes éclairaient notre armée, tendait à exciter au plus haut degré l'indignation des soldats russes, auxquels leurs officiers ne cessaient de répéter : "Non

contents d'avoir brûlé Smolensk, l'antique boulevard de notre patrie, les Français portent une main sacrilège sur la ville sainte. Les flammes qui dévorent l'antique capitale vous prouvent qu'ils veulent la destruction de notre nation et le renversement de notre religion."



Napoléon trouve un engagement terrible

Napoléon ne tarda pas à connaître le vrai mouvement de l'armée russe, et traça en conséquence des instructions au roi de Naples, à Poniatowski, au duc d'Istrie. Bientôt les tentatives hardies de l'ennemi, à moitié chemin de Mojaïsk à Moskou, dont une colonne de trois mille Russes a intercepté la route, attirèrent toute son attention : il les fait poursuivre avec vigueur. Dans l'intervalle du départ de ses ordres à leur exécution, il apprend, par différents courriers qui se succèdent au quartier général, les fatales lenteurs de Schwartzenberg devant Tormazoff, et sa retraite à l'approche de l'armée de l'amiral Schitchagoff ; mais, réduisant ce renfort à sa juste valeur, et comptant les soldats de l'amiral comme s'il les avait vus, il écrit au général autrichien pour l'engager à ne pas croire aux exagérations accoutumées des Russes sur leurs forces et à les attaquer sans retard ; en même temps, par un surcroît de prudence, il demande à François II de nouveaux secours.

Ses lettres excitent de même le zèle de la Prusse et de nos autres alliés du continent. Il s'applique surtout à tracer des règles de conduite sûres et précises au duc de Bellune, qu'il retient à Smolensk afin de surveiller Minsk et Wilna.

En même temps, Napoléon se préparait depuis le 5 octobre à quitter Moskou, qui ne pouvait plus être une

position militaire. Il avait annoncé sa retraite au roi de Naples, aux ducs d'Abrantès et de Bellune, en leur prescrivant tout ce qu'ils avaient à faire, soit pour seconder son mouvement, soit pour la sûreté de la route et des communications de Moskou à Smolensk. Il va ramener son armée entre Smolensk, Mohilow, Minsk et Witepsk. Là, entouré de ses imposantes réserves et de ses deux ailes, appuyé sur un pays ami, la Pologne, sur six lignes de dépôts et de magasins de toute espèce d'approvisionnements qu'il a rassemblés avec tant de soins, il pourra menacer au printemps la ville de Saint-Pétersbourg, dont sa nouvelle situation l'aura rapproché de cinquante lieues.

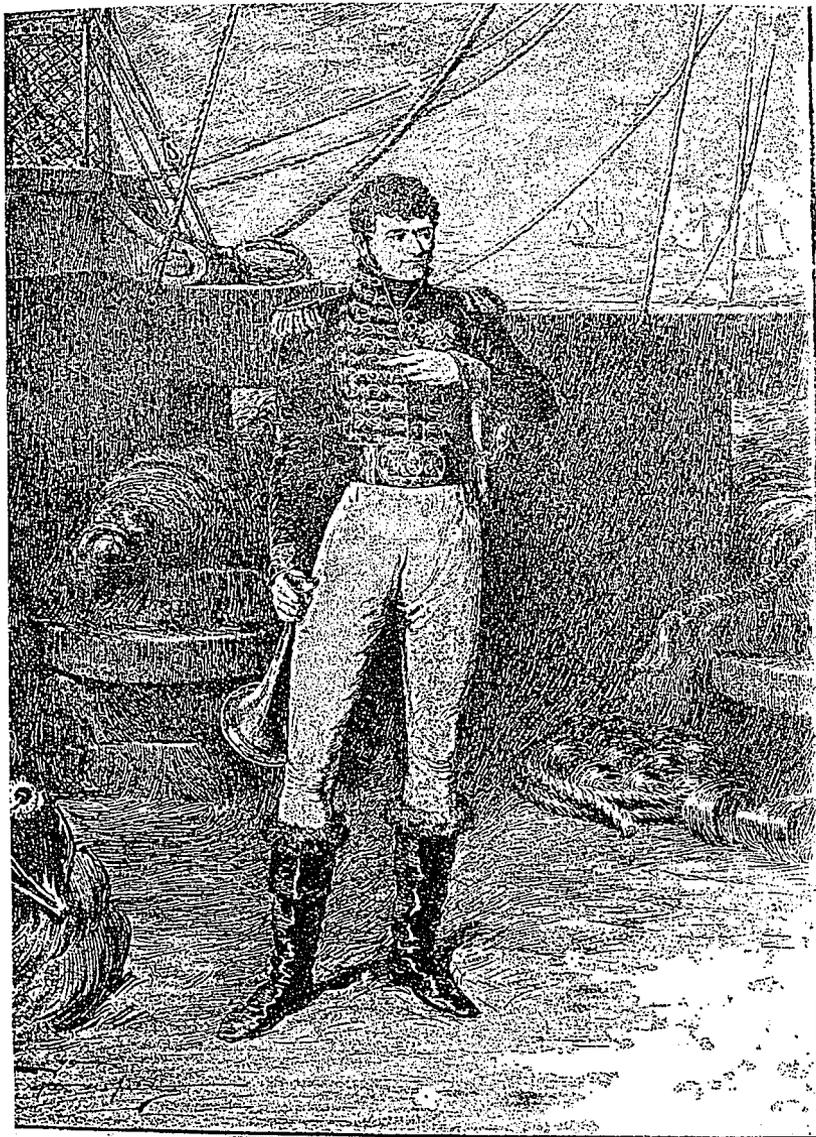
Retenu par tant de travaux, et plus encore par l'attente des réponses de Saint-Pétersbourg, qui ne vinrent point, qui ne devaient pas venir, il a vu la première neige tomber le 13, et il se hâte de mettre ses différents corps en marche, recommande à Murat de se bien garder et de tenir à Winhovo autant qu'il sera possible, en même temps que le vice-roi, destiné à déguiser notre direction sur Kalouga, faisait faire à la division Delzons un mouvement en sens contraire sur Demilzow. Tous



Cosaques attaquant les équipages du vice-roi

les maréchaux ont reçu leur destination ; le duc de Trévise et la jeune garde ne doivent quitter Moskou et le Kremlin qu'au moment marqué.

Il existait entre nous et les Russes une espèce de suspension d'armes, pendant laquelle le rusé Kutusoff, ainsi que ses généraux, n'avaient négligé aucun moyen de tromper le roi de Naples par la continuelle manifestation de leurs vœux pour la paix. Le 18 octobre, tandis



JEROME BONAPARTE, roi de Westphalie, en costume naval



SOPHIE-DOROTHEE, princesse de Wurtemberg, reine de Westphalie

que Napoléon passait la revue du corps d'armée du maréchal Ney, qui allait sortir de Moskou, on apprend que l'armée russe, quittant ses cantonnements, est venue prendre position sur la Nara. A minuit, Beningsen, secondé par les généraux Baggowouth, Ostermann et Doctoroff, a passé le fleuve, assailli nos troupes, surpris et tourné la division Sébastiani.

Le roi de Naples, voyant que l'intention de l'ennemi était de forcer notre gauche, avait sur-le-champ porté des secours de ce côté. Pendant ce temps, Kutusoff s'était avancé avec le reste de ses troupes ; mais des prodiges de valeur de Murat et la vive résistance de Poniatowski, sur notre droite, aux généraux Ostermann et Baggowouth, avait fait échouer le mouvement de Beningsen et l'attaque de Kutusoff. Ce combat d'une avant garde contre une armée était glorieux sans doute ; et quoique les Russes eussent perdu peut-être plus de monde que nous, il nous coûtait trop cher dans un moment où nous avons besoin d'économiser nos forces. Cette surprise causa un excessif mécontentement à l'Empereur. Murat s'était laissé tromper par les Russes.

Napoléon sortit de Moskou le lendemain, avec la vieille garde et le premier et le troisième corps ; c'était le 25 octobre. Le même jour, la conspiration Malet éclatait à Paris. A la tête d'une armée de cent mille combattants observée de toutes parts, au milieu d'un pays où le dernier paysan est un ennemi passionné et un espion volontaire, Napoléon va dérober son mouvement à Kutusoff. Après avoir suivi d'abord la vieille route de Kalouga, Napoléon passe tout à coup à droite et gagne rapidement la nouvelle route.

Abusé par un rideau de troupes qu'on a laissées vis-à-vis de lui en arrière d'un défilé, l'ennemi n'a point aperçu la contre-marche du roi de Naples et de Poniatowski ; tranquille dans son camp de Taroutino, que nous avons tourné, il nous attend sur son passage, quand nous sommes parvenus à Borowsk, et bientôt à Malo-Jaroslavetz, d'où l'armée n'a plus qu'une marche à faire pour la devancer à Kalouga.

A Borowsk, on apprend que le duc de Trévise a quitté Moskou le 25, à deux heures du matin, après avoir fait sauté le Kremlin ; le maréchal est à la tête de la jeune garde. Le général Wintzingerode et son aide de camp Narischkin, qui s'étaient laissés emporter par leur ardeur de pénétrer dans la ville, suivent nos colonnes comme prisonniers.

Aussitôt après notre départ, les cosaques et les paysans envahirent Moskou et se précipitèrent sur leur proie.

L'humanité française avait sauvé, nourri et soigné comme nos propres soldats plusieurs milliers de blessés russes

L'habile manœuvre de Napoléon a réussi ; encore un moment, et un succès complet couronne ses espérances : ce succès paraît assuré si le prince Eugène, ou plutôt le général Delzons, fait occuper Malo-Jaroslavetz par une division tout entière, ainsi que l'a ordonné l'Empereur, instruit de la marche d'un corps ennemi sur ce point. Malheureusement son ordre ne fut pas exécuté : Kutusoff, ayant enfin pénétré le mouvement de l'armée française, avait levé son camp de Taroutino dans la nuit du 23 au 24, pour tâcher de nous devancer à Malo-Jaroslavetz, et soutenir Doctoroff, qu'il y avait envoyé avec ordre de s'en emparer.



Les Cosaques furent rejetés au-delà de l'Ulitzza

Deux bataillons français seulement gardaient cette ville ; assaillis par des forces supérieures, ils furent obligés de plier ; mais la treizième division accourt, et Delzons répara noblement sa faute en reprenant la position. La lutte s'y soutenait avec des chances variées, lorsque l'armée de Kutusoff se montra successivement et se déploya autour de nous.

Au premier bruit du canon, Napoléon s'était élancé au galop. Rencontré par un courrier du vice-roi, il expédia à Eugène l'ordre de tenir à tout prix, et il annonça des secours ; en même temps, il presse lui-même la marche des colonnes de Davoust.

Arrivé vers midi, Napoléon trouve une affaire terrible engagée. Les troupes françaises ont renoncé à la défensive pour aborder l'ennemi avec intrépidité. Dans une de leurs furieuses attaques, l'héroïque Delzons étant

tombé mort, le général Guillemillot l'a remplacé. Mais les Russes, d'abord ébranlés par lui, ont reçu dans leurs rangs de nouvelles troupes : il a donc fallu faire avancer une nouvelle division pour soutenir les deux autres. Pendant cette lutte terrible, le vice-roi porte son attention sur les alternatives du combat à Malo-Jaroslavetz, que les deux partis se disputent avec un acharnement sans exemple. La ville, incendiée par les obus de Kutusoff, a été prise et reprise jusqu'à sept fois : nous en restons les maîtres.

Dès son arrivée, Napoléon a fait soutenir Eugène par deux fortes batteries placées sur la droite et sur la gauche ; en même temps, deux ponts à chevalet, établis au-dessus du pont de l'Ougea, ont facilité les communications, ainsi que l'envoi des secours au moment opportun, précautions sans lesquelles nos troupes n'auraient jamais pu sortir victorieuses d'une lutte aussi inégale.

Témoin de l'action, l'Empereur en laisse tout l'honneur au prince vice-roi, il loue les belles dispositions autant que la brillante valeur de son fils adoptif, et la constance des jeunes soldats d'Italie, élevés et déjà rivaux de ses vieux compagnons de guerre. Repoussé avec soixante-dix mille hommes qui n'ont eu en face que seize mille combattants entassés dans un ravin, dominés par une ville bâtie sur une pente rapide et escarpée, Kutusoff rappelle ses troupes et recule la ligne en gardant la route de Kalouga.

Kutusoff voudra-t-il tenter de nouveau le sort des armes ? va-t-il, au contraire, opérer sa retraite ? La première conjecture ne trouve que des partisans autour de l'Empereur, et presque tous conseillent d'éviter absolument tout autre engagement général. Napoléon, avec son coup d'œil sûr et rapide, se décide pour la seconde, malgré tous les rapports dont on l'assiège : l'aspect du champ de bataille, où les Russes ont laissé tant de morts et de débris, le confirme dans son sentiment.

Cependant Murat, Davoust, le comte de Lobau et une foule d'autres, persistent dans l'idée contraire. Suivant eux, Kutusoff se prépare à une bataille ; et tous, comme de concert, s'appliquent à multiplier les arguments pour qu'on ne coure pas les mêmes chances de succès : " Reculer devant Kutusoff ! " s'est écrié Napoléon au premier mot de retraite prononcé par ses généraux, " reculer devant l'ennemi quand on vient de le battre, au moment peut-être où il n'attend qu'un signe pour reculer lui-même ? " Cette pensée était prophétique. Napoléon en est fortement préoccupé ; il s'y attache pen-

dant la journée du 25, consacrée à des reconnaissances ; le 26 au matin, il apprend le départ des Russes ; ce sont eux qui fuient : l'honneur est satisfait.

L'Empereur cède alors à l'avis unanime de ses lieutenants de revenir sur Mojaïsk et Wiasma, afin de reprendre la route de Smolensk. Funeste influence des conseils timides ! elle perdra la grande armée. Si Napoléon n'eût écouté que son inspiration, ou il aurait surpris et écrasé les Russes, ou s'ils eussent pu éviter notre attaque, ils se seraient retirés derrière l'Oka, comme ils en avaient l'ordre, en abandonnant aux Français une contrée riche et un chemin sûr, quelque direction qu'ils prissent pour retourner en Pologne.

Cette conséquence résulte de l'aveu de nos adversaires eux-mêmes ; aussi regardèrent-ils la retraite de Kutusoff comme une faute grave qui pouvait le perdre. Elle ne le perdit point, parce que Napoléon, laissant fléchir une seconde fois encore sa volonté par d'importunes remontrances, ne trancha pas le nœud gordien avec son épée, ainsi qu'il l'avait fait en Italie, en Égypte, pendant la campagne d'Austerlitz et à l'île de Lobau.

On vit alors un singulier spectacle, les deux armées ennemies se tourner le dos, et l'arène où elles venaient de se heurter rester vide entre elles ! Napoléon avait seul jugé et senti les périls de cette guerre inconnue ; mais, soit qu'il n'eût plus ce caractère qui, dans la campagne d'Italie, lui faisait dire que la guerre était une affaire de tact, soit que son génie lui-même eût reculé devant la responsabilité d'un demi-million d'hommes entraînés par lui aux extrémités de l'Europe, il soumit malheureusement sa conviction aux opinions de ses lieutenants.

Tandis que Kutusoff, sans cesse retenu par la circonspection, malgré les instances du commissaire anglais Wilson, et presque toujours trompé dans nos mouvements, malgré les nombreux cosaques qui éclairaient sa marche et la nôtre, nous chercha vers Mojaïsk, nous suivons la route de Smolensk, non loin de Borodino ; ce nom réveille de glorieux souvenirs qui ne peuvent balancer les sombres expressions de l'aspect du champ de bataille.

Napoléon s'arrête au grand hôpital de Kolotskoï. Là, voyant avec douleur que ses ordres envoyés de Moskou pour l'évacuation des blessés n'ont pas reçu toute leur exécution, il fait placer devant lui dans les voitures qui défilent, et dans les siennes propres, tous ceux dont le transport est praticable, et les recommande aux officiers de santé de sa maison ; on confie les autres à la reconnais-

sance des officiers russes qui étaient encore à l'hôpital, et que nos chirurgiens avaient pansés après la bataille. Il court ensuite à Gjath, et entre le 31 à Wiasma ; il y reste pour attendre ses troupes, dont il presse la marche.

Dans l'intervalle, les bordes de Platoff ont tenté d'entamer le corps du maréchal Davoust près l'abbaye de Kolotskoï, en même temps que le colonel Kaizaroff, avec une brigade de cosaques, attaquait les équipages du vice-roi. Toutes ces insultes ont été vigoureusement repoussées.

Nous nous dirigeons vers Smolensk, et le duc de Bellune, chargé de conserver ce poste important, l'a confié à la garde du général Charpentier, pour se porter au secours de Gouvion Saint-Cyr sur la Dwina. Le maréchal, au lieu de pouvoir seconder les opérations du duc de Tarente du côté de Riga, n'a fait que se maintenir devant Wittgenstein ; et quand ce général s'est avancé avec vingt-cinq mille hommes de renfort, nous avons évacué Polotsk. Les choses vont plus mal sur le Bug : Schwartzberg, reculant à l'approche de l'amiral Tchitchagoff, a abandonné la Volhynie, et s'est laissé couper de Minsk de la Bérésina et de la grande armée française.

(à suivre).

AU CAMP DE BOULOGNE

Ce fut au camp de Boulogne, et pendant les mois d'août et de septembre 1804, que Napoléon rendit le décret qui instituait les prix décennaux (10,000 fr. chacun), et le décret sur les sépultures, dont les dispositions sont encore observées aujourd'hui.

Douze écoles de droit furent créées dans les principales villes de l'Empire. Une nouvelle organisation de l'École Polytechnique soumit les élèves au régime et la discipline militaires.

La vaccine dont la découverte avait excité tant de discussions parmi les praticiens, fut imposée aux enfants sous la responsabilité des parents.

Les courses de chevaux furent instituées.

L'École Normale de Paris fut fondée, ainsi que l'École spéciale militaire de Saint-Cyr. Le calendrier *Grégorien* remplaça le calendrier républicain.

La tenue des livres en partie double remplaça, dans toutes les administrations financières de l'État, l'ancienne méthode de comptabilité.

Enfin, Napoléon créa le Chapitre de Saint-Denis pour les anciens évêques non pourvus.

* *

L'Empereur reçut enfin des membres de l'Institut le rapport qu'il avait demandé, deux mois auparavant, au ministre de l'intérieur, relativement à la découverte de l'ingénieur Fulton. Elle avait été soumise à l'examen des savants, et repoussée à l'unanimité par la commission. Dans le texte du rapport, l'inventeur était traité de *visionnaire*, sa découverte qualifiée d'*idée folle*, d'*erreur grossière* et d'*absurdité*.

— Il faut que j'aie mal lu ou que je me sois trompé, dit Napoléon. Puis, se frappant le front du plat de la main : — Cependant, ajouta-t-il, cet homme a quelque chose là ! . . . Les pompes à feu ne sont pas autre chose qu'un moteur produit par la vapeur ; Fulton a donc raison lorsqu'il prétend qu'on peut employer cette puissance à toute autre chose qu'à tirer des seaux de la rivière. C'est malheureux ! sa découverte semblait faite tout exprès pour moi. N'y pensons plus.

Napoléon devait y penser une fois encore ; mais, hélas ! dans une circonstance bien différente !

L'AMIRAL BRUIX REFUSE D'OBÉIR A NAPOLEON

Le 14 juillet 1805, Napoléon était encore arrivé à Boulogne, où, comme ailleurs, il excitait l'enthousiasme.

Chaque jour on recherchait avec avidité les plus petites circonstances de sa vie privée, chacun rendait hommage à sa justice, à sa générosité, à la politesse exquise qu'il mettait dans toutes ses relations ; cependant, un jour il manqua de générosité et fut injuste envers un des hommes qui lui avaient rendu le plus de services : nous voulons parler de la scène qui eut lieu entre lui et l'amiral Bruix, à propos d'un ordre auquel ce dernier ne crut pas devoir obéir.

Le despotisme dont Napoléon fit preuve en cette occasion fut blâmé avec d'autant plus de raison, que l'événement justifia bientôt la résistance de l'amiral. L'Empereur n'en reparla jamais, si ce n'est une fois à Sainte-Hélène ; dans un moment d'épanchement et d'abandon, le cœur chez lui imposait silence à l'amour-propre, et il dit douloureusement au comte Bertrand, qui, sans en avoir l'intention, avait rappelé cet événement :

— Oui, celui-là a dû me maudire . . . Pauvre Bruix ! si tous ceux qui m'ont entouré depuis avaient eu la même franchise et le même courage que lui, peut-être ne serais-je pas ici aujourd'hui. La Providence l'a bien vengé !

* *

C'était le matin, à son grand lever. L'Empereur annonce à ceux qui sont présents que dans la journée il passera en revue l'armée navale ; et avant de monter à cheval pour faire sa tournée quotidienne, il dit à l'aide-camp de service :

— Savary, allez de ma part trouver l'amiral Bruix à sa baraque ; vous lui direz de faire changer la position des bâtiments qui forme la ligne d'ambossage, parce que je veux passer la revue des équipages en pleine mer. Recommandez lui d'agir de façon à ce que toutes les dispositions soient achevées lorsque je serai de retour à midi.

Napoléon part suivi seulement de Roustan, son mame-luck, et son piqueur. Savary, sachant mieux que personne que le moindre désir exprimé par l'Empereur est un ordre positif, va trouver l'amiral et s'acquiesce de sa commission.

— Général, lui répond Bruix après l'avoir écouté sans l'interrompre, j'en suis désolé, mais la revue projetée par Sa Majesté ne peut avoir lieu aujourd'hui.

— Comment cela, monsieur l'amiral ? reprend Savary qu'une semblable réponse rend stupéfait. Et, craignant de s'être mal expliqué, il ajoute : Votre Excellence n'a peut-être pas bien compris ?

— Pardonnez-moi, général, j'ai très-bien entendu, reprend Bruix avec un imperturbable sang-froid ; et c'est pour cela que je vous répète que cette revue n'aura pas lieu.

En effet aucun bâtiment ne borgea dans le port. A midi, l'Empereur, revenu de sa promenade, allait se mettre à table pour déjeuner, lorsqu'il aperçut son aide-camp ; il lui dit d'un air de satisfaction, en frappant du manche de sa cravache la paume de sa main gauche :

— A propos, tout est-il prêt ? que vous a répondu Bruix ?

Savary lui rapporte fidèlement la réponse de l'amiral.

— Allons donc ! fait Napoléon avec un mouvement d'épaule, vous n'êtes pas encore bien éveillé, Savary. Vous dites donc ?

Et il se fait répéter une seconde fois et mot pour mot les paroles de l'amiral.

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'écrie Napoléon avec un éclat de voix extraordinaire, accoutumé qu'il est à la plus ponctuelle obéissance ; sera-ce donc toujours la même chose ? . . . M. l'amiral pense-t-il encore être devant la tour de Croix ! . . . Savary, retournez auprès de l'amiral, et dites-lui que je lui ordonne, entendez-vous bien ? que je lui ordonne (il appuya sur le mot) de venir s'expliquer à l'instant ? . . . Laissez-moi, Messieurs ! reprend il en

faisant signe de la main au groupe qui l'a accompagné.

Et il entre dans sa baraque. Dix minutes s'écoulèrent pendant lesquelles Napoléon parut fort agité. L'amiral n'arrivant pas assez vite au gré de son désir, il frappe de sa cravache le bord de la table sur laquelle son déjeuner est resté intact, et s'écrie :

— Il me faut enfin savoir à quoi m'en tenir avec monsieur l'amiral ; je vais aller le trouver, moi !

En même temps Napoléon enfonce son chapeau sur sa tête, et, suivi d'une partie de ses officiers, sort précipitamment de sa baraque ; mais à peine a-t-il fait quelques pas au dehors qu'il aperçoit Bruix, accompagné du contre-amiral Magon et suivi de Savary, qui se dirigeaient vers lui. Dès qu'il voit Napoléon, Bruix hâte le pas. L'état-major de l'Empereur s'est rangé silencieusement autour de lui ; les yeux de Napoléon lancent des éclairs.

— Monsieur l'amiral, lui dit-il d'une voix altérée, pourquoi n'avez-vous pas fait exécuter mes ordres ce matin ?

— Sire, répond Bruix d'un ton respectueux, c'est parce qu'une terrible tempête se prépare ; Votre Majesté peut le voir comme moi. J'ai pensé qu'elle ne voudrait pas exposer inutilement, ni sa vie, qui nous est si précieuse, ni celle de tous les braves officiers qui l'entourent.

En effet la pesanteur de l'atmosphère, le grondement sourd du tonnerre qui se faisait entendre distinctement au loin, et l'absence du moindre vent, ne justifiaient que trop les craintes exprimées par Bruix.

— Monsieur, reprend Napoléon, que le calme de l'amiral semble irriter de plus en plus, je vous avais donné des ordres ; encore une fois, pourquoi ne les avez-vous pas exécutés !

— Sire, je ne voulais pas avoir à me reprocher toute ma vie la mort des marins et des braves soldats de Votre Majesté.

— Monsieur, réplique en frappant du pied Napoléon, dont ces froides paroles exaltent la colère au plus haut degré, les conséquences de mes ordres ne regardent que moi seul ; encore un coup, obéissez, je vous l'ordonne pour la dernière fois.

— Sire, je n'obéirai pas.

— Monsieur ! . . . bégaié Napoléon les lèvres tremblantes de colère, vous êtes . . . un . . . insolent ! . . .

Et en disant ces mots, l'Empereur, qui tient toujours sa cravache à la main, s'avance vers l'amiral et fait un geste menaçant. Bruix recule de deux pas, et, portant comme par instinct la main à la garde de son épée, répond en pâlisant :

— Sire, je suppose que Votre Majesté ne veut ni me déshonorer, ni se déshonorer elle-même !

Quoique Bruix fût d'une complexion délicate et de très petite taille, en faisant ce geste, en prononçant ces paroles, il semblait un géant. Tous les assistants étaient glacés d'effroi. L'Empereur, immobile, la main convulsivement agitée, jeta un regard foudroyant sur l'amiral, qui conservait sa noble attitude. Chacun pensait que Bruix était un homme perdu à jamais. Enfin, Napoléon lança sa cravache loin de lui ; Bruix ramena alors son bras dans sa position naturelle, et la tête découverte, l'œil toujours calme, attendit en silence le résultat de cette scène terrible.

— Monsieur le contre-amiral Magon, dit froidement l'Empereur, vous allez faire exécuter à l'instant le mouvement que j'ai ordonné ce matin. Quant à vous, Monsieur, ajouta-t-il en faisant un pas vers l'amiral, il faut que vous quittiez Boulogne aujourd'hui même. Avant vingt-quatre heures vous aurez connaissance de la décision que je vais prendre à votre égard.

Et l'Empereur s'étant éloigné, quelques officiers-généraux, entre autres le contre-amiral Magon, serrèrent la main que leur tendit le brave Bruix en partant. Cette manifestation n'échappa pas à Napoléon, qui pourtant n'eut pas l'air de s'en apercevoir. L'illustre amiral mourut l'année suivante à Paris, ne laissant pour toute fortune à sa veuve et à ses enfants, que la mémoire de ses glorieux services et de l'un des plus nobles caractères dont puisse se vanter la marine française.

CONSEQUENCES FATALES DE L'ENTÊTEMENT DE NAPOLEON

Cependant on a fait exécuter à la flotte le mouvement fatal exigé par l'Empereur ; mais à peine les premières dispositions ont-elles été prises, que la mer est devenue effrayante à voir. Le ciel, chargé de nuages noirs, était sillonné par des éclairs incessants et continuels ; le tonnerre ne semblait qu'un long grondement, et les vents, qui s'étaient subitement déchaînés, avaient rompu toutes les lignes. Enfin, ce qu'avait prévu l'amiral Bruix, quelques heures auparavant était arrivé : la tempête la plus furieuse avait dispersé çà et là les bâtiments, de manière à faire désespérer même du salut de leurs équipages.

De la fenêtre de sa baraque, Napoléon a vu tout cela ; croyant entendre le cri des marins qui appellent au

secours, il prend son chapeau sans mot dire, s'élançe au dehors et arrive bientôt sur le rivage. Là, il trouve une foule inquiète et tremblante que la tempête a attiré sur les falaises. L'Empereur marche à pas précipités, les bras croisés sur la poitrine ; il ne parle à personne. Ses officiers, les chefs de corps, une partie de sa garde, sont là et l'examinent en silence : personne n'ose ni donner un ordre, ni donner l'exemple du dévouement, tant la stupeur est grande et générale.

Tout à coup les cris qu'il a crus entendre il n'y a que un moment arrivent plus distincts et plus lamentables. Plusieurs chaloupes canonnières, chargées de matelots et de soldats, viennent d'être jetées à la côte, et les malheureux qui les montaient, luttent contre les vagues, implorant des secours que personne ne se sent le courage de leur porter.

— Ce spectacle est affreux ! dit Napoléon avec désespoir, on ne peut ainsi laisser froidement périr tant de braves gens. Où sont donc les embarcations ? s'écrie-t-il ; pourquoi ne vois-je pas toutes les chaloupes en mer ? Un canot, vite un canot ! je veux aller moi-même au secours de ces malheureux !

On ne fait aucun mouvement. Une morne indécision règne partout. Napoléon s'irrite surtout contre les officiers de la marine, qui se disent à l'oreille : " La mer n'est pas tenable. . . C'est folie que de vouloir sauver des hommes pour lesquels il n'y a pas de salut à espérer. . . Nous périrons tous. . . etc." Alors Napoléon leur dit avec un accent mêlé de sanglante ironie :

— Ah ! ah ! messieurs les marins ! vous avez peur de la mer ? . . . Heureusement que je connais ici des gens qui ne s'effraient pas de si peu ! Grâce à Dieu ! j'ai là mes grenadiers d'Arcole et de Marengo !

Puis se retournant avec vivacité en faisant de la main un geste sublime :

— Commandant Gros ! s'écrie-t-il, faites avancer la première compagnie de votre bataillon ! Ceux-là, Messieurs, ne sont pas des marins, ils n'auront pas peur de la mer !

A ces mots, tout change de face, tout s'émeut, tout s'agite. On se précipite, on s'empresse de toutes parts. De nombreuses embarcations sont mises à flots comme par enchantement. Pendant ce temps, une admirable compagnie de grenadiers s'avance au pas accéléré, fière et obéissante, et semble n'attendre qu'un regard de son empereur pour s'élançe sur ces frêles embarcations. Celui-ci a deviné ce qui se passe au fond du cœur de ses soldats ;

— Suivez mon exemple, mes braves ! leur crie-t-il, et secourons les naufragés !

Un canot beaucoup plus grand que les autres, et déjà chargé de douze vigoureux rameurs, avait été amené. Napoléon s'élançe le premier ; seul, il bondit sur la planche qui sert de pont. *Vive l'Empereur !* s'écrient d'une seule voix tous les grenadiers qui le suivent sur deux rangs, l'arme au bras et dans l'ordre le plus parfait.

Ils passent sur ce pont fragile, emboitant le pas, sans s'émouvoir, sans s'inquiéter, sans même regarder l'abîme entr'ouvert sous leurs pieds. Tous étaient entrés dans l'embarcation au moment où une lame furieuse vint, en se brisant, envelopper l'Empereur, qui debout, un pied posé sur le bord du bateau, regardait fixement devant lui, en criant aux rameurs d'une voix retentissante :

— Au large !

Les rameurs se sont mis à l'œuvre et luttent avec vigueur contre les vagues ; mais le canot ne marche pas, repoussé qu'il est à chaque instant par la lame qui s'élançe contre l'embarcation.

— Nous n'avancions pas ? répète avec impatience Napoléon au pilote qui tient le gouvernail. Puis s'adressant aux rameurs : Allons donc ! n'entendez-vous pas les cris de vos frères qui agonisent là-bas ? La mer se sévolte mais on peut la vaincre.

Au même instant le canot est repoussé violemment par la vague. Il semble que ce soit une réponse de l'Océan aux paroles de l'Empereur.

— Sire, dit le pilote, la mer n'est plus tenable. Votre Majesté le voit : nos efforts ne peuvent rien contre elle. Si nous persistons à vouloir aller plus loin, je ne répons plus ni du salut de Votre Majesté ni de celui de ses soldats.

Napoléon se retourne et voit ses grenadiers impassibles, le regard sombre, et se tenant serrés les uns contre les autres comme un faisceau d'armes. Il ne répond que par un signe. Alors le pilote se penche sur le gouvernail et lui imprime un mouvement qui fait virer de bord le canot. Quelques instants après il touchait le rivage.

— Tout le monde à terre ! dit Napoléon.

Les grenadiers s'élançèrent ; l'Empereur sortit le dernier du canot, que l'eau de la mer avait rempli.

— La terre ! la terre ! répétait-il, elle ne manque jamais aux pieds des soldats ! elle ne se gonfle ni ne

s'entr'ouvre ; elle est docile, elle aura toujours pour nous un champ de bataille, et pour nous la victoire !

En disant ces mots, il s'était acheminé lentement vers sa baraque. La pluie tombait par torrents ; Napoléon était sans chapeau : une dernière vague, plus furieuse que les autres, le lui avait enlevé en passant au-dessus de sa tête, comme si l'Océan eût voulu conserver un gage de sa témérité.

On ne put sauver qu'un petit nombre de ceux qui montaient les canonnières naufragées ; et, le lendemain avant le jour, la mer avait déjà rejeté sur la plage plus de 200 cadavres. Ce fut une journée de deuil pour le camp et les habitants de Boulogne. Il n'était personne qui ne courût au rivage pour chercher avec anxiété si, parmi les corps des naufragés, il ne se trouvait pas un parent ou un ami.

* * *

Dans la journée, Napoléon vint s'asseoir sur un morceau de rocher au bord de la mer. Il regardait d'un œil morne les débris de toutes sortes que les vagues amoncelaient devant lui, lorsque tout à coup, allongeant le bras comme pour désigner quelque chose, il se retourna du côté de ses aides-de-camp, restés debout à quelques pas en arrière, et dit à l'un d'eux :

— Savary, voyez donc ce que peut être cet objet tout noir que je vois flotter sur l'eau ; serait-ce une tête d'homme ?

L'aide-de-camp s'approcha du rivage et regarda avec attention :

— Sire, dit-il un moment après, je ne puis distinguer parfaitement ; cependant cela m'a tout l'air d'être une giberne de soldat.

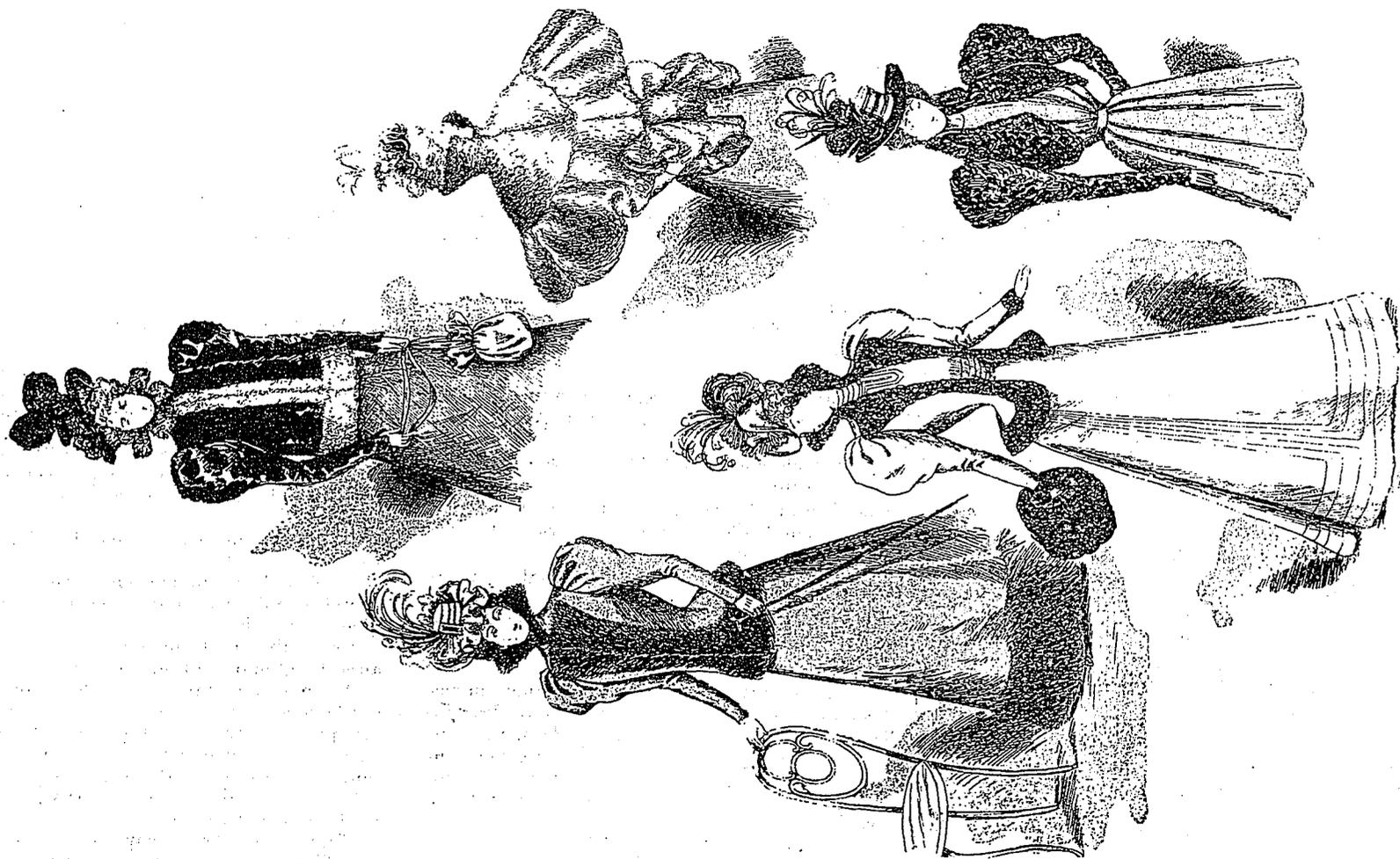
Impossible dit l'Empereur ; elle n'aurait pu surnager aussi longtemps, eût-elle été vide.

Au même instant une vague vint s'étaler en nappe sur le rivage ; en se retirant elle laissa sur le sable et presque aux pieds de Napoléon, l'objet informe qu'il cherchait à reconnaître ; il se leva aussitôt, et se baissa pour l'examiner de plus près :

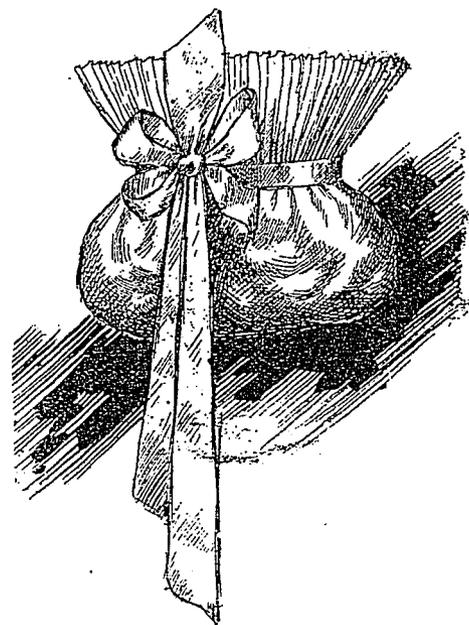
— Ah ! ah ! dit-il avec surprise, je croyais pourtant bien ne plus le revoir ! . . .

C'était son vieux chapeau. On peut juger dans quel état Napoléon le souleva du bout des doigts, car il ressemblait à une éponge ruisselante. Après l'avoir secoué légèrement il l'emporta à sa baraque en le tenant à la main.

LA MODE NOUVELLE



VETEMENTS DE FOURRURE



Bourse de demoiselle d'honneur

ABAT-JOUR

(Suite de la page 273)

Avec cette même soie, recouverte de tarlatane également plissée, recouvrez la partie plate de la carcasse, puis faites la tête ; ornez le haut d'une jolie ruche très fournie en tarlatane.

Une autre ruche semblable ornera le bord de la carcasse au-dessus du volant mousseux qui rappelle une jupe de danseuse.

Terminez par un joli nœud de satin ; ce modèle est en soie, en tarlatane et en soie mais pâle.

En principe, pour fixer sur une longueur donnée une étoffe ou un ruban légèrement froncé, il faut donner à cette étoffe ou à ce ruban, une fois et demie la grandeur à couvrir, et pour plisser trois fois la grandeur à couvrir.

TOILETTE POUR FILLETTE DE 8 à 10 ANS

Robe en zibeline quadrillé vert et rouge. Jupe unie, garnie d'un ruban de velours noir. Blouse fermée à gauche. Elle est garnie d'un col de velours, fendu dans le milieu et faisant le même effet dans le dos que sur le devant. Ce col est bordé d'une dentelle roussie et garni de boutons. Ruban de satin noir autour de la taille. Manche ample, terminée par un ornement de velours, taillé sur patron et rappelant le col.

Matériaux : 4 verges de zibeline ; 1 verge de velours ; 3 verges de ruban de velours ; 3 verges de ruban de satin.

BOURSE DE DEMOISELLE D'HONNEUR

Il est de mode, étant demoiselle d'honneur, d'avoir une gentille bourse assortie à la toilette ; on a vu des choses les plus bizarres, d'une imagination vraiment extraordinaire et en résumé peu jolie : l'une représentait un nid avec un oiseau empaillé ; l'autre avait la forme d'un puits avec montants garnis de fleurs... Laissons ces extravagances de côté. Voici un charmant modèle que toutes les jeunes filles un peu adroites pourront confectionner elles-mêmes.

Taillez d'abord un rond de carton ayant environ 4 pouces de diamètre ; recouvrez les deux côtés de petite soie blanche en ayant soin de mettre sur le côté qui se trouvera à l'intérieur une mince couche de ouate.

Ceci fait, taillez dans une toile grise un peu ferme, une bande ayant environ 15 pouces de longueur sur 2½ pouces de hauteur ; entourez le rond de carton de cette toile (ne pas faire de rentré) et fermez-la par une couture ; voici la carcasse faite.

Au moyen d'une bande de soie — pareille à la toilette — haute environ de 2¾ pouces, vous doublez votre bourse ; cousez-la en rentrant ¼ de pouce en haut à cheval sur la toile grise, et par quelques points en bas de l'intérieur.

Avant de recouvrir entièrement d'étoffe cette bourse, cousez en travers du rond (bien entendu dessous) un petit ruban d'un tiers de pouce de large sur 4 pouces ; c'est là que vous glisserez trois ou quatre doigts pour tenir votre bourse en quêtant.

Préparez maintenant l'étoffe destinée à faire le dessus ; taillez une bande de ¾ de verge de longueur sur 3¾ pouces de hauteur ; faites une couture ; froncez un des côtés et ajustez ces fronces autour du carton préparé ; ensuite,



Toilette pour fillette de 8 à 10 ans

froncez le côté opposé et fixez-le en haut de la toile grise.

Pour le petit plissé, il faut compter une bande de 2 pouces environ de hauteur, l'ourlet fait, sur 1 verge et pouces de longueur. Plissez cette bande à petits plis très fins et très réguliers ; reposez-les afin de bien les aplatir et cousez ce plissé à ½ de pouce du bord de la toile grise.

Vous cachez le point de jonction par un ruban uni ou faisant torsade autour, et avec ce même ruban faites un joli nœud composé de trois coques et de deux bouts ; de ce nœud, partent deux pans ayant l'un ½ de verge et l'autre ¾ environ.

La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par
E. D. FORGUES

SECONDE ÉPOQUE.

Le récit est continué par Marian
Halcombe.

V

La soirée est maintenant terminée. Il n'est rien survenu d'extraordinaire. Mais, dans la conduite de sir Percival et du comte, j'ai remarqué certaines particularités qui m'ont fait rentrer chez moi, fort inquiète sur le compte d'Anne Catherrick et sur les résultats que peuvent amener la journée de demain.

J'en sais assez, à l'heure qu'il est, pour être certaine que, des aspects divers sous lesquels se montre sir Percival, le plus trompeur, et par conséquent le moins favorable, est celui où il déploie le plus de courtoisie. Or, il est revenue de cette longue promenade avec son ami beaucoup plus poli qu'il ne l'était depuis longtemps, plus particulièrement vis-à-vis de sa femme.

Elle se montra surprise, et moi je fus secrètement alarmée quand il l'appela par son petit nom, lui demandant si elle avait eu, dans ces derniers temps, des nouvelles de son oncle, s'informant de l'époque où mistress Vesey serait invitée par elle à venir à Blackwater Park ; bref, multipliant les petites prévenances, les attentions délicates, de manière à nous rappeler l'époque haïssable où, à Limmeridge-House, il sollicitait la main de Laura.

Tandis que je ne divinais que trop bien comment l'attitude présente de sir Per-

cival devait être interprétée, le comte, en revanche, m'apparaissait sous un jour entièrement nouveau pour moi. Ce soir, pour la première fois, il m'a permis de l'entrevoir dans le rôle d'un homme sensible ; — je ne raille pas ; car autant que je puis croire, les sentiments dont je parle étaient réels, et non joués.

Par exemple, il était calme et un peu abattu ; ses yeux, sa voix exprimaient une compassion dont il contenait l'élan.

Après le diner, il prit Laura par la main, et lui demanda si elle voudrait bien " lui procurer la douceur d'entendre un air joué par elle ? Par pur étonnement, elle céda.

Il s'assit près du piano, tandis que sa chaîne de montre reposait en plis nombreux, comme un serpent aux écailles dorées, sur la verte protubérance de son gilet. Sa tête énorme penchait languissamment d'un côté, et deux de ses doigts d'un blanc jaunâtre battaient doucement la mesure.

Il apprécia hautement le choix de la musique, et admira le jeu de ma sœur, non, comme le pauvre Hartright, avec un innocent plaisir puisé à la source de la mélodie, mais avec le goût, la science pratique d'un vrai connaisseur, apte à se rendre compte d'abord du mérite de la musique qu'on lui joue, et, en second lieu, de la manière dont elle est exécutée. Comme la nuit approchait, il demanda avec instance " que les charmantes lueurs du jour mourant fussent respectées ", et qu'on n'apportât pas encore les lampes.

De ce pas muet qui me fait horreur, il vint me trouver, à la fenêtre éloignée où je restais debout afin de n'être pas sur sa route, afin même de pas le voir, — et me pria d'appuyer sa protestation contre les lampes. Si seulement l'une d'elles avait pu le consumer sur la place, je serais descendue la chercher moi-même à la cuisine.

— Vous devez aimer, j'en suis sûr, di-

sait-il doucement, ce crépuscule anglais, tremblant et modeste. Ah ! je l'aime, moi. Cette admiration innée que j'ai pour tout ce qui est noble, grand et bon, je la sens, durant une soirée comme celle-ci, purifiée par le souffle du ciel. La nature a pour moi tant de charmes impénétrables, tant d'attendrissements inextinguibles ! . . .

Je suis bien vieux, malheureusement, continua-t-il, bien vieux et bien gras : des épanchements qui siéraient à vos lèvres, miss Halcombe, ressemblent sur les miennes, à je ne sais quelle ironique plaisanterie. Il est pourtant dur d'être ainsi ridiculisé dans mes accès de sensibilité, comme si mon âme avait, elle aussi, pris des années et du ventre. Remarquez, chère lady, cette clarté rose qui meurt à la cime des arbres. Est-ce qu'elle ne pénètre pas votre cœur comme elle pénètre le mien ? . . .

Il s'arrêta, — leva les yeux sur moi, — et récita les fameux vers de Dante sur la " Première heure du soir ", avec une émotion, une mélodie, qui semblaient ajouter leur propre charme à ceux de cette poésie incomparable.

— Bah ! s'écria-t-il tout à coup, lorsque la dernière cadence de ces immortelles strophes eut expiré sur ses lèvres ; je rends ma vieillesse absurde, et ne réussis qu'à vous fatiguer tous ! Fermons donc la fenêtre ouverte sur mon cœur, et revenons au monde tel qu'il est, c'est-à-dire exigeant et positif. Je vote, Percival, l'admission des lampes. Lady Glyde, — miss Halcombe, — Eléonor, ma bonne femme, — laquelle de vous aura la bonté de faire ma partie aux dominos ? . . .

Il s'adressait à nous toutes ; mais il regardait spécialement Laura.

Elle avait appris à partager la crainte que me causait l'idée d'offenser cet homme, et accepta immédiatement sa proposition. C'était plus que je n'eusse pu faire en ce moment. Aucune considération ne m'aurait pu réduire à m'asseoir à la même ta-

ble que lui. Ses yeux, à travers l'obscurité du crépuscule, toujours plus épaisse, semblaient pénétrer au fin fond de mon âme. Les vibrations de sa voix, passant sur chacun de mes nerfs, me donnaient chaud et froid. Mon rêve, dont les mystérieuses terreurs m'avaient hantée par intervalles durant toute cette soirée, écrasait maintenant mon esprit sous le poids de pressentiments intolérables et d'une angoisse difficile à rendre. Je revis la blanche tombe, et la dame voilée perçant la pierre funèbre pour venir se placer à côté d'Hartright.

Au plus profond de mon cœur, la pensée de Laura jaillit comme une source et vint l'inonder d'une amertume qu'il n'avait jamais connue. Au moment où, se rendant à la table de jeu, elle passait devant moi, je saisis sa main et j'y posai mes lèvres, comme si cette soirée devait à jamais nous séparer. Tandis qu'ils me regardaient tous fort étonnés, je m'élançai dans le jardin par la porte-fenêtre ouverte devant moi, fuyant leurs regards, et voulant ainsi me dérober à moi-même.

* *

Nous nous séparâmes, ce soir-là, plus tard qu'à l'ordinaire. Vers minuit, le silence qui nous entourait fut rompu par les frémissements mélancoliques d'une brise sourde qui se glissait parmi les arbres. Nous avions tous senti l'atmosphère se refroidir soudainement ; mais le comte fut le premier qui prit garde à ce vent furtif dont le souffle s'élevait. Tandis qu'il allumait une bougie pour moi, il s'arrêta tout à coup, et marquant ses paroles du geste :

— Écoutez bien ! me dit-il . . . il y aura demain du changement . . .

VI

" 19 juin. " — Les incidents d'hier m'avertissaient de me tenir prête, plus tôt ou plus tard, aux chocs les plus rudes. La présente journée dure encore, et a déjà vu se reproduire ce qui pouvait arriver de pis.

Les calculs les plus exacts que j'eusse pu faire avec Laura nous amenaient à penser qu'Anne Catherick avait dû arriver à la hutte du lac, hier dans l'après-midi, vers deux heures et demie. En conséquence, nous convinmes que Laura ferait une simple apparition aujourd'hui à la table du lunch, et qu'elle saisirait la première occasion pour se glisser hors du château ; j'y resterais après elle pour sauvegarder les apparences, et je la suivrais aussitôt que je pourrais m'échapper avec quelque sécurité.

Si quelque obstacle imprévu ne venait pas se jeter à la traverse, l'adoption de cette marche la mettait à même de se rendre, avant deux heures et demie, au vieil embarcadère ; et, quittant la table à mon tour, je me trouverais, avant trois heures, embusquée en lieu sûr, vers la limite des plantations.

Le changement de temps que la brise de la nuit dernière nous avait fait prévoir se manifesta dès le matin. Il pleuvait à verse quand je me levai, et la pluie continua jusqu'à midi ; les nuages alors se dispersèrent ; le ciel reprit son azur, et le soleil, brillant de nouveau, nous apporta la promesse d'une belle après-midi.

Le désir que j'avais de savoir au juste comment sir Percival et le comte emploieraient le commencement de cette journée, ne se trouva guère apaisé en ce qui concernait le premier des deux, quand je l'eus vu nous quitter immédiatement après le déjeuner, et sortir seul malgré la pluie. Il ne nous dit ni où il allait ni à quelle heure il serait de retour. Nous le vîmes passer rapidement sous les fenêtres de la salle à manger, avec ses bottes de chasse et son "waterproof" et ce fut tout.

Le comte mena tranquillement la matinée, sans mettre le pied dehors ; tantôt, par instants, dans la bibliothèque, tantôt dans le salon, où il essayait sur le piano quelques fragments de musique, et se fredonnait à lui-même quelques cantilènes.



Ce sentier m'amena sur les derrières du château. (page 304)

L'heure du lunch arriva, et sir Percival n'était pas revenu. Le comte prit à table la place de son ami, — dévora d'un air plaintif les trois quarts d'une tarte aux fruits, arrosés par lui d'un grand bol de crème, — et quand il eut fini, nous expliqua la portée méritoire du haut fait qu'il venait d'accomplir : — Le goût des

douceurs, nous disait-il avec son accent et ses gestes les plus attendris, est l'instinct le plus innocent de la femme et de l'enfance. J'aime à l'avoir en commun avec eux ; — c'est un lien de plus entre vous et moi, chères ladies. . . .

Laura quitta la table au bout de dix

minutes. J'étais vivement tentée de l'accompagner. Mais si nous étions sorties toutes deux ensemble, le soupçon ne pouvait manquer de naître ; et, ce qui aurait été pire encore, si Anne Catherick venait à voir Laura sous l'escorte d'une personne qui lui était inconnue, nous devions, selon toute probabilité, à parti red.

ce moment, perdre sa confiance, et la perdre pour jamais.

J'attendis donc, aussi patiemment qu'il me fût possible, l'arrivée du domestique qui venait enlever le couvert. Lorsque je quittai la salle, aucun symptôme, soit hors du château, soit au-dedans, n'avait encore annoncé le retour de sir Percival. Je laissai le comte ayant un morceau de sucre entre ses lèvres, vers lequel s'élevait avec effort, tout le long du gilet magnifique, le perroquet aux penchans vicieux, pendant que Madame Fosco, assise devant son mari, contemplant ce drame à deux personnages avec autant d'attention que si, de sa vie, elle n'eût jamais rien vu de pareil.

En cheminant vers la plantation, j'évitai avec grand soin de me trouver en vue des fenêtres de la salle à manger. Personne, effectivement ne m'aperçut, et personne ne me suivit. Il était alors, à ma montre, trois heures moins un quart.

Une fois parmi les arbres, je pris une rapide allure, pendant environ la moitié du chemin. A partir de ce moment, je ralentis le pas, et n'avançai plus qu'avec précaution, — mais je ne vis personne et n'entendis aucune voix. Petit à petit, j'arrivai en vue du chevet de l'embarcadère; — je m'arrêtai pour écouter; — puis, continuai de marcher jusqu'à me trouver presque tout contre la muraille du fond, ce qui devait me permettre d'entendre toute personne causant à l'intérieur. Le silence pourtant restait le même: ni de près ni de loin, aucun indice ne m'arrivait qui attestât la présence d'un être vivant.

Après avoir exploré le bâtiment sur ses deux côtés, sans rien découvrir, je me permis d'en faire complètement le tour et de regarder dans l'intérieur. . . . La hutte était vide.

J'appelai: "Laura!" d'abord doucement, puis de plus en plus haut. Personne ne répondit et personne ne parut. Pour autant que je pusse voir ou enten-

dre, en fait de créatures vivantes, aux environs du lac et de la plantation, j'étais absolument seule.

Mon cœur se mit à battre avec violence; mais je gardai mon sang-froid, et j'explorai d'abord la hutte, puis ses environs et surtout le devant du petit édifice, cherchant quelques traces qui pussent me dire si, oui ou non, Laura était parvenue jusque-là. A l'intérieur du bâtiment, aucun signe qu'elle y fût entrée; mais au-dehors, des pas marqués sur le sable m'apprirent qu'elle avait passé en cet endroit.

Je découvris les traces de deux personnes; — de larges empreintes qui semblaient être celles d'un pied d'homme, puis des empreintes plus petites — dont je pus constater les dimensions en y insérant moi-même mon pied, — et qui, je m'en tins pour assurée, devaient être les traces de Laura. Le sol, devant la hutte, était ainsi marqué dans tous les sens.

Sur un des côtés du bâtiment, fort près du mur, abrité par la projection du toit, je découvris aussi un petit trou dans le sable, — pratiqué de main d'homme, on n'en pouvait douter, Je ne fis que le remarquer en passant, et me détournai ensuite immédiatement pour suivre les traces, aussi loin que je le pourrais, et marcher dans la direction qu'elles vendraient à m'indiquer.

Elles me conduisirent, à partir du côté gauche de la hutte et le long de la limite des arbres, à une distance que j'évalue être de deux à trois cents "yards", — et une fois là, le sol sablonneux n'en laissait plus voir aucun vestige. Comprenant que les personnes dont je suivais la piste devaient nécessairement être rentrées sous la plantation à cet endroit même, j'y pénétrai, moi aussi.

Tout d'abord, je n'y pus découvrir aucun sentier, — mais je finis par en trouver un, à peine indiqué parmi les arbres, et je le suivis. Il me conduisit, pendant quelque temps, dans la direction du vil-

lage, jusqu'à un point où un autre sentier le croisait, et où je dus faire halte.

Les broussailles croissaient, épaisses, des deux côtés de ce second sentier. J'hésitai, arrêtée et y plongeant mes regards, ne sachant trop quel chemin j'avais à prendre; en ce moment, je vis sur une branche d'épine quelques fragments de frange arrachés d'un châle de femme. En examinant de plus près cette frange, il fallut bien me convaincre qu'elle avait appartenu à un châle de Laura, et, à l'instant même, je m'engageai dans le second sentier. Celui-ci m'amena finalement, et j'en fus très-soulagée, sur les derrières du château.

Je dis que j'en fus très-soulagée, attendu la conclusion que j'en tirai que Laura, pour quelque motif inconnu, avait dû revenir avant moi en suivant cette route indirecte. Je rentrai par la basse-cour et les communs. La première personne que je rencontrai, en traversant, le vestibule des domestiques, fut mistress Michelson, la femme de charge.

— Savez-vous, lui demandai-je, si lady Glyde est ou non revenue de sa promenade?

— Milady est rentrée, il y a peu de temps, avec sir Percival, répondit la femme de charge. Je crains, miss Halcombe, qu'il ne soit arrivé quelque chose de bien malheureux. . . .

Le cœur me manqua tout à coup! — Ce n'est pas d'un accident que vous voulez parler? lui dis-je d'une voix affaiblie.

— Non, non, — Dieu merci! aucun accident. Mais mylady est remontée chez elle, tout en larmes; et sir Percival m'a enjoint de donner congé à Fanny, qui doit quitter la maison d'ici à une heure. . .

Fanny était la femme de chambre de Laura; une bonne et affectionnée jeune fille qui était auprès d'elle depuis des années; — la seule personne, dans le château, sur le dévouement et la fidélité de qui nous puissions compter.

— Où est Fanny? demandai-je.

— Dans ma chambre, miss Halcombe. Cette jeunesse est tout à fait bouleversée; je l'ai fait asseoir là pour qu'elle tâche de se calmer un peu.

J'allai dans la chambre de mistress Michelson, et j'y trouvai Fanny qui pleurait amèrement dans un coin, sa malle déjà fermée à côté d'elle.

Elle ne put aucunement m'expliquer son brusque renvoi. Sir Percival avait ordonné qu'on lui payât un mois de gages à la place du temps qu'on lui devait, et qu'elle partit sans retard. Aucune raison n'avait été donnée, aucun reproche élevé contre elle. Il lui avait été interdit d'en appeler à sa maîtresse, interdit même de la voir un instant pour prendre congé. Elle devait s'en aller, sans explication ni adieux, — et s'en aller immédiatement.

Lorsque j'eus consolé la pauvre jeune fille par quelques paroles amicales, je lui demandai où elle se proposait de passer la nuit. Elle me répondit qu'elle songeait à se retirer dans la petite auberge du village, l'hôtelière étant une femme respectable, bien connue des domestiques de Blackwater Park. En partant de bonne heure, le lendemain, elle pourrait retourner directement chez ses amis du Cumberland, sans s'arrêter à Londres où elle n'avait jamais mis le pied.

Je pressentis, à l'instant, que le départ de Fanny nous offrait, pour communiquer avec Londres et avec Limmeridge-House, un moyen sûr qu'il pouvait être très-important de saisir. Je lui dis, en conséquence, qu'elle devait s'attendre à recevoir dans la soirée quelque message de sa maîtresse ou de moi, et pouvait compter que nous tâcherions toutes deux de lui venir en aide dans l'épreuve peut-être provisoire, qu'elle allait subir en nous quittant. Ces paroles dites, je lui offris une poignée de main, et montai au premier étage.

La porte par laquelle on arrivait à la

chambre de Laura était celle d'une antichambre donnant sur le couloir. Quand je voulus l'ouvrir, je m'aperçus que le verrou intérieur était poussé.

Je heurtai aussitôt, et la porte fut ouverte par cette lourde et grosse servante dont l'insensibilité, digne d'une bûche, avait mis ma patience à une si rude épreuve le jour où je trouvai le chien blessé. Depuis, j'avais découvert qu'elle s'appelait Margaret Porcher, et qu'elle était la plus maladroite, la plus sordide, la plus entêté de nos femmes de service.

La porte ouverte, elle se plaça aussitôt sur le seuil, et se tint devant moi dans un silence obstiné, grimaçant je ne sais quel sourire.

— Pourquoi restez-vous là ? lui dis-je. Ne voyez-vous pas que je veux entrer.

— Ah ! oui, mais il ne faut pas... Ce fut toute la réponse que j'obtins, avec une autre grimace plus accentuée encore que la première.

— Comment osez-vous me parler ainsi ? Faites-moi place à l'instant !

Elle étendit de chaque côté, comme pour me barrer le passage, un gros bras orné d'une main rouge, et, de sa tête stupide, elle m'adressait lentement un geste négatif.

— Ce sont les ordres de monsieur, disait-elle, toujours en branlant la tête.

J'eus besoin de tout mon empire sur moi-même pour m'empêcher de discuter l'affaire avec elle, et pour me remettre en mémoire que toute parole sur ce sujet devait être dorénavant adressée à son maître. Je tournai le dos à cette péronnelle, et descendis immédiatement pour chercher ce digne patron. Je le dis à regret, ma résolution de conserver mon sang-froid malgré tous les motifs d'irritation que sir Percival pourrait me donner, cette résolution si sage était, en ce moment, aussi complètement oubliée que si je ne l'eusse jamais prise. Du reste, — après tout ce que j'avais souffert et con-

tenu, dans cette maison, — je trouvais un véritable bien-être à me sentir si en colère.

Le salon et la salle du déjeuner étaient vides l'un comme l'autre. Je me rendis dans la bibliothèque ; et là je trouvai, avec madame Fosco, sir Percival et le comte. Tous trois étaient debout, fort près l'un de l'autre, et sir Percival tenait à la main une petite bande de papier. Au moment où j'ouvris la porte, j'entendis le comte qui lui disait : — Non !... mille fois non !...

J'allai droit au maître du château, et le regardant en face :

— Dois-je comprendre, sir Percival, lui demandai-je, que l'appartement de votre femme est une prison, et que cette prison a pour geôlière la fille de service chargée de vos ordres ?

— Oui, c'est là justement ce qu'il vous faut comprendre, me répondit-il. Et prenez garde que ma geôlière ne reçoive double consigne ! prenez garde que votre chambre aussi ne se change en prison !

— Prenez garde, vous, à vos procédés envers votre femme !... et prenez garde à vos menaces contre moi ! dis-je, éclatant tout à coup dans le premier feu de ma colère. L'Angleterre a des lois qui protègent les femmes contre l'insulte et la cruauté. Si vous faites tomber un cheveu de la tête de Laura, si vous osez empiéter sur ma liberté, advenue que pourra, j'en appelle immédiatement à ces lois !

Au lieu de me répondre, il se tourna vers le comte.

— Que vous disais-je ? demanda-t-il. Et maintenant, qu'en dites-vous ?

— Ce que j'en ai déjà dit, répondit le comte : Non, encore une fois.

Même absorbée comme je l'étais par ma véhémence indignation, je sentais, à ce moment, ses yeux gris, calmes et froids, arrêtés sur mon visage. Ils se détournèrent de moi, aussitôt qu'il eut parlé, pour jeter à sa femme un regard significatif.

Madame Fosco vint immédiatement se placer à côté de moi, et, une fois là, interpellant sir Percival, avant que lui ou moi eussions pu reprendre la parole :

— Veuillez m'accorder un instant d'attention, lui dit-elle, de sa voix claire et froidement contenue. J'ai à vous remercier de votre hospitalité, sir Percival, et à vous dire que je ne compte pas en profiter plus longtemps. Je ne saurais séjourner dans une maison où les dames sont traitées comme l'ont été, aujourd'hui, votre femme et miss Halcombe !...

Sir Percival recula d'un pas, et dans un silence de mort, la contempla de ses yeux grands ouverts. La déclaration qu'il venait d'entendre, — déclaration que madame Fosco, il le savait aussi bien que moi, ne se serait jamais permise sans l'autorisation de son mari, — semblait le pétrifier d'étonnement. Le comte, toujours debout à côté de sa femme, la contemplait avec l'admiration la plus enthousiaste.

— Elle est sublime ! se disait-il à lui-même. Tout en parlant, il se rapprochait d'elle, et lui prenant la main, la passait sous son bras : — Je suis à votre service, Eléonor, continua-t-il avec une dignité tranquille que je ne lui avais jamais vue auparavant. Je suis également au service de miss Halcombe, si elle me fait l'honneur d'accepter toute l'assistance que je puis mettre à sa disposition.

— Par le diable ! que voulez-vous dire ? s'écria sir Percival, au moment où le comte, sa femme au bras, s'acheminait tranquillement vers la porte.

— La plupart du temps, je veux dire ce que je dis ; mais, cette fois, je veux dire ce que dit ma femme, répondit l'impénétrable Italien. Nous avons, pour le moment, changé de rôles, et je pense exactement comme madame Fosco...

Sir Percival froissa le papier qu'il tenait dans sa main, et venant se placer, avec un autre blasphème, entre le comte et la porte :

— Comme vous voudrez... dit-il à

demi-voix, avec l'accent de la rage déçue. Comme vous voudrez, et nous verrons ce qui en arrivera... Sur ces mots, il quitta la bibliothèque.

Madame Fosco interrogea son mari du regard : — Il s'en est allé bien soudainement, dit-elle. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie qu'à nous deux nous venons de rappeler à la raison le plus mauvais caractère des Trois-Royaumes, répondit le comte. Cela signifie, miss Halcombe, que lady Glyde ne sera plus soumise à un traitement indigne, et que l'impardonnable insulte dont vous avez été l'objet ne se renouvellera plus. Laissez-moi vous exprimer mon admiration pour votre courageuse conduite dans un moment des plus critiques.

— Admiration sincère, insinua madame Fosco...

— Admiration sincère, répéta le comte, écho docile de sa moitié.

Je n'avais plus, pour me soutenir, cette force que je puisais naguère dans ma résistance à l'injustice, à l'outrage. L'inquiet besoin que j'éprouvais de revoir Laura ; de savoir ce qui s'était passé à l'embarcadère, le sentiment de l'impuissance à laquelle j'étais réduite, faute de connaître au juste les incidents qui venaient d'avoir lieu, tout cela pesait sur moi d'une manière intolérable.

Je tâchai de sauver les apparences, en parlant au comte et à sa femme sur le ton qu'eux-mêmes venaient d'adopter vis-à-vis de moi. Mais les paroles expiraient sur mes lèvres ; — la respiration me manquait, — mes yeux se tournaient involontairement du côté de la porte. Le comte, qui comprenait mon anxiété, ouvrit cette porte et sortit, ayant soin de la tirer après lui.

Au même moment, sir Percival descendait bruyamment l'escalier. Je les entendais se parler tout bas au dehors, tandis que Madame Fosco, de son accent le plus calme et avec toutes les formes de l'éti-

quette, m'assurait de la joie qu'elle éprouvait, pour le compte de tous, de ce que la conduite de sir Percival ne les avait pas obligés, elle et son mari, à quitter Blackwater-Park. Elle parlait encore, lors que la porte se rouvrit, et le comte, y passant la tête :

— Miss Halcombe, dit-il, je suis heureux de vous informer que lady Glyde a repris dans cette maison l'autorité qui lui appartient. J'ai pensé que vous aimeriez mieux apprendre de moi que de sir Percival la nouvelle de cet heureux changement ; — c'est pourquoi je suis revenu tout exprès vous l'annoncer.

— Délicatesse admirable ! . . . dit madame Fosco, remboursant au comte, en même monnaie et avec le même accent, le tribut d'admiration qu'il lui payait naguère si volontiers. Il sourit, s'inclinant, comme s'il répondait ainsi au compliment de quelque étranger courtois, et recula pour me laisser passer.

Sir Percival attendait debout dans le vestibule : comme je m'élançais sur l'escalier, je l'entendis appeler avec impatience le comte resté dans la bibliothèque.

— Qu'attendez-vous là ? disait-il. . . J'ai à vous parler.

— Et j'ai à réfléchir, moi, pendant quelques instants. . . Attendez Percival, attendez ! . . . nous causerons de cela un peu plus tard. . .

Ni lui, ni son ami n'en dirent plus long. Parvenue au palier du premier étage, je pris ma course le long du couloir, et, dans ma précipitation, je laissai ouverte la porte de l'antichambre ; — en revanche, je fermai, dès que j'y eus pénétré, celle de la chambre à coucher.

Laura était assise tout au fond de cette pièce ; ses bras reposaient sur une table et sa figure était cachée dans ses mains. Elle se releva comme en sursaut, poussant un cri de joie dès que je parus à ses yeux.

— Comment êtes-vous ici ? me demanda-t-elle. . . Qui vous a permis d'entrer ?

Ce n'est pas sir Percival, j'imagine ? . . .

Inquiète, avant tout, de savoir ce qu'elle avait à me raconter, je ne pus d'abord lui répondre. . . Les questions que j'avais à lui poser m'occupaient trop exclusivement. Mais Laura, de son côté, tenait tellement à savoir ce qui s'était passé en bas, qu'il devint impossible de résister à sa curiosité. Elle répétait sans cesse sa question.

— Naturellement, c'est le comte, lui répondis-je avec impatience. Qui donc aurait, dans le château, assez d'influence ?

Elle m'interrompit avec un geste de dégoût.

— Ne me parlez point de lui, s'écria-t-elle, le comte est la plus vile créature qui soit au monde ! Le comte n'est qu'un misérable espion ! . . .

Avant que ni elle ni moi n'eussions articulé une parole de plus, deux ou trois petits coups, frappés doucement à la porte de la chambre à coucher, vinrent nous causer une vive alarme.

Je n'étais pas encore assise, et je courus d'abord vérifier qui ce pouvait être. Au moment où j'ouvris la porte, madame Fosco se trouva devant moi, tenant mon mouchoir dans sa main.

— Vous avez laissé tomber ceci au bas des degrés, miss Halcombe, me dit-elle, et j'ai cru qu'en retournant chez moi, je pouvais vous rendre le service de vous le rapporter. . . Sa figure, naturellement pâle, était, en ce moment, d'une blancheur de spectre, si bien que je ne pus m'empêcher de tressaillir en la voyant. Ses mains ordinairement si sûres et si posément adroites, tremblaient avec violence ; ses yeux qui, pardessus mon épaule, allaient chercher Laura au fond de la chambre, semblaient ceux d'une louve affamée.

Avant de frapper, elle avait écouté ! . . . Je lisais ceci sur son blême visage, dans le tremblement de ses mains, dans l'expression des regards qu'elle jetait sur ma sœur.

Après un instant d'attente, elle se dé-

tourna de moi, sans mot dire, et se retira lentement.

Je refermai la porte : — Oh ! Laura ! Laura ! m'écriai-je, nous paierons bien cher, toutes deux, le jour où il vous a plu de dire que le comte était un espion !

— Vous-même, Marian, sachant ce que je sais, vous lui auriez donné ce nom. Anne Catherick ne se trompait pas, une tierce personne nous guettait, en effet, hier dans la plantation ; et cette tierce personne. . .

— Êtes-vous sûr que c'était le comte ?

— J'en ai la certitude absolue. Il est l'espion de sir Percival. Il s'était chargé de le renseigner ; c'est lui qui a posté sir Percival, et lui a fait faire le guet toute la matinée pour nous surprendre, Anne Catherick et moi.

— Est-ce qu'Anne est découverte ? L'avez-vous vue près du lac ?

— Non. Elle a dû son salut à ce qu'elle n'y est pas venue. Lorsque j'arrivai à l'embarcadère, personne encore n'était là.

— Vraiment ? vraiment ?

— J'y entrai, puis j'attendis, assise pendant quelques minutes. Mais l'inquiétude où j'étais me fit me relever bientôt pour marcher aux environs de la hutte. Comme j'en franchissais le seuil, je vis, tout proche de la façade, quelques marques tracées sur le sable. Je me baissai pour les examiner, et finis par reconnaître un mot écrit en gros caractères. Ce mot c'était : REGARDEZ !

— Et vous avez écarté le sable pour creuser dessous ?

— Comment le savez vous, Marian ?

— J'ai vu moi-même cette cavité, en suivant vos traces jusqu'à la hutte. Mais continuez. . . continuez !

— Eh bien ! oui, j'écartai le sable à la surface du sol, et j'arrivai bientôt à découvrir, sous ce sable, une bandelette de papier qui portait des caractères écrits. Ce manuscrit était signé des initiales d'Anne Catherick.

— Où est-il ?

— Sir Percival me l'a pris.

— Pourriez-vous vous rappeler ce qu'il contenait ? Pensez-vous que vous seriez en état de me le redire ?

— Pour ce qui est de la substance, je m'en charge, Marian. Il était très court. Vous vous le seriez rappelé mot pour mot, vous. . .

— Tâchez de me dire, avant de passer outre, le sens général de cet écrit. . .

Elle fit ce que je lui demandais. Je transcris ici, exactement comme elle me les dicta, les lignes suivantes :

“ J'ai été vue avec vous, hier, par un vieillard de grande taille et de forte corpulence ; il a fallu courir pour me dérober à lui. Heureusement qu'il n'était pas assez agile pour me gagner de vitesse, et il a perdu ma trace parmi les arbres. Je n'ose pas risquer de revenir ici, aujourd'hui, à la même heure. J'écris ceci pour vous en avertir, et je le cache dans le sable, à six heures du matin. La première fois que nous reparlerons du secret de votre méchant mari, ce sera dans un endroit sûr, ou pas du tout. Tâchez d'avoir patience. Je vous promets que vous me reverrez, et cela bientôt.”

“ A. C.”

L'allusion au “ vieillard de haute taille et de forte corpulence ” (expression que Laura était certaine de m'avoir exactement répétée) ne laissait aucun doute sur l'identité de l'indiscret témoin. Je me rappelai avoir dit à sir Percival, en présence du comte, le jour d'avant, que Laura était allée à l'embarcadère, en quête de sa broche perdue. Très probablement, le comte l'y avait suivie, selon ses habitudes officieuses, afin de la rassurer au sujet de la signature, aussitôt après m'avoir annoncé, dans le salon, que sir Percival avait changé de projet.

Le cas échéant, il n'avait pu arriver dans le voisinage de l'embarcadère qu'au moment même où Anne Catherick l'avait découvert ; sans nul doute, aussi c'était

en la voyant quitter précipitamment Laura, et prendre la fuite, qu'il avait cru devoir courir après elle ; poursuite vaine, comme on l'a vu. Il n'avait pu rien entendre de la conversation antérieure à ce moment.

La distance qui séparait le château du lac, et l'exacte comparaison de l'heure à laquelle il m'avait quitté dans le salon, avec celle où Laura et Anne Catherick avaient eu leur premier entretien, ne nous laissaient pas, là-dessus, le moindre doute.

Arrivée, sur ce point du moins, à une conclusion bien établie, ma curiosité portait ensuite, en première ligne, sur les découvertes que sir Percival avait pu faire, une fois en possession des renseignements fournis par le comte Fosco.

—Comment en êtes-vous venue à vous laisser enlever la lettre ? demandai-je. Qu'en faites-vous lorsque vous l'eûtes retirée du sable où elle était enfouie ?

—Après l'avoir parcourue d'un bout à l'autre, répondit-elle, je l'emportai avec moi dans la hutte, pour m'asseoir et la relire plus à mon aise. Pendant que cette lecture m'absorbait, une ombre se projeta tout à coup sur le papier. Je levai les yeux ; et je vis sir Percival qui, de bout sur le seuil, m'examinait.

—N'avez-vous pas essayé de cacher la lettre ?

—J'essayai, comme vous dites... mais il m'arrêta : — Ne vous donnez pas tant de peine, disait-il, j'ai déjà lu ce papier... Je ne pouvais, intimidé, que le regarder ; et, du reste, je ne trouvais rien à dire : — Vous comprenez, j'espère ? continua-t-il : j'ai lu ce papier. Il y a deux heures que je l'ai détéré ; c'est moi qui l'ai enfoui de nouveau, prenant soin de récrire le mot destiné à vous le signaler, afin que ce précieux document ne manquât pas d'arriver dans vos mains. Aucun mensonge, cette fois, ne vous tirera de la nasse. Hier, secrètement, vous avez vu Anne Catherick ; et, dans ce moment

même vous avez en main la lettre qu'elle vous a écrite. Je ne la tiens pas encore, "elle" ; mais "vous", je vous tiens. Donnez-moi cette lettre !... Il s'approcha de moi ; j'étais seule avec lui Marian, — que pouvais-je faire ; — Je lui remis le papier.

—Que dit-il, quand vous le lui eûtes donné ?

—Tout d'abord, il ne disait rien. Il me prit par le bras, me conduisit hors de la hutte, et promena son regard autour de lui, de tous côtés, comme s'il craignait qu'on eût pu le voir ou l'entendre. Puis, étreignant mon bras de sa main, et me parlant à voix basse : — Que vous a dit, hier, Anne Catherick ? me demanda-t-il... Je veux le savoir à un mot près, et d'un bout à l'autre.

—Et vous le lui avez dit ?

—J'étais seule avec lui, Marian... sa main cruelle meurtrissait mon bras... que pouvais-je faire ?

—Votre bras en porte-il encore la marque !... Laissez-moi la voir !

—Pourquoi cette curiosité ?

—Je veux la voir, Laura, parce que notre patience doit avoir un terme, et parce que, dès aujourd'hui, notre résistance doit commencer. Cette marque est une arme dont on peut se servir contre lui... Montrez-la-moi sur-le-champ ! — Je puis avoir, un jour, dans un avenir quelconque, à prêter serment que je l'ai vue.

—Oh ! Marian, quel regard !... ne parlez pas ainsi ! mon bras ne me fait plus mal, maintenant !

—Montrez-le-moi !...

Elle me montra les marques. Il n'y avait pas à s'affliger, à pleurer, à gémir sur elles. On dit généralement que nous sommes ou pires ou meilleures que les hommes. Si la tentation vengeresse que quelques femmes ont rencontrée sur leur route, et qui s'est trouvée trop forte pour elles, s'était, en ce moment, offerte à moi... Dieu en soit loué, mon visage ne révéla rien dont la femme de sir Percival

pût jamais se prévaloir !... Cette douce créature, toute innocence, toute affection, crut que je tremblais, que je m'affligeais pour elle, — et ne devina pas autre chose.

—N'y attachez pas trop d'importance, Marian ! dit-elle simplement en baissant la manche qu'elle avait relevée, je vous assure qu'à présent mon bras ne me fait plus mal.

—J'essaierai pour vous complaire, chère sœur, de me résigner à tout ceci... C'est bien ! c'est très-bien !... Et vous lui avez révélé alors tout ce que vous avait dit Anne Catherick, tout ce que vous m'aviez raconté à moi-même.

—Oui, tout. Il le voulait absolument ;... j'étais seule avec lui ;... qu'aurais-je pu lui déguiser ?

—Quand vous eûtes fini, dit-il quelque chose ?

—Il me regarda, et se prit à rire en lui-même, avec une sorte d'amertume ironique : — Je prétends que vous ne gardiez rien par devers vous, me dit-il ; il me faut le reste... Vous m'entendez bien ?... le reste... — Je lui déclarai, solennellement, que je lui avais révélé, sans réserve, tout ce que je savais : — Allons donc ! répondit-il ; vous êtes mieux au courant qu'il ne vous plaît de le dire. Vous ne voulez point parler ? on vous y forcera bien ! Ce que je ne puis obtenir, ici, de vous, je me charge de vous l'arracher, une fois rentrée chez moi...

Il me conduisit à travers les plantations, par un sentier que je ne connaissais pas, — un sentier où je ne pouvais espérer de vous rencontrer, — et il n'ouvrit plus la bouche que lorsque nous arrivâmes en vue du château. S'arrêtant alors : — Si je vous offre une seconde chance, me dit-il, saurez-vous en profiter ? Voulez-vous, mieux inspirée, me dire le reste ?...

Je ne pus que lui répéter mes premières assurances. Il maudit mon entêtement, reprit sa marche, et me fit rentrer au château ; — Vous ne pouvez me tromper,

disait-il ; vous en savez plus que vous n'en voulez dire. Je vous arracherai votre secret, et je l'arracherai tout aussi sûrement à cette sœur qui s'est constituée votre complice. Désormais, plus de chuchotage et de complots entre vous. Vous ne vous reverrez plus que vous n'ayez confessé la vérité. Je vous ferai surveiller jour et nuit jusqu'à ce qu'elle soit sortie de votre bouche...

A tout ce que je pouvais dire, il restait sourd. Il me fit monter l'escalier, et me conduisit tout droit à mon appartement. Fanny y était installée, travaillant pour moi, et il lui enjoignit de sortir à l'instant même : — Je m'arrangerai pour que vous ne soyez pas mêlée à la conspiration, lui dit-il. Vous quitterez la maison aujourd'hui même. Si votre maîtresse veut une femme de chambre, je me charge de la lui choisir...

Il me poussa dans l'appartement, et ferma la porte sur moi ; — il mit en sentinelle cette espèce d'idiote ; — Marian ! il avait l'air et le langage d'un fou ! Vous pouvez avoir peine à le comprendre, mais en vérité, c'est comme je vous le dis.

—Je le comprends, Laura ; il est réellement fou ; les terreurs d'une conscience coupable lui font littéralement perdre la tête. Dans tout ce que vous m'avez dit, je puise la certitude, la certitude bien positive, que lorsque Anne Catherick vous quitta hier si brusquement, vous étiez sur le point de découvrir un secret qui aurait pu être la ruine de votre méprisable époux. Or, il s'imagine que vous l'avez découverte. Rien de ce que vous pourrez dire ou faire ne tranquilliserait la méfiance que lui donne le sentiment de ses fautes, et ne convaincra de votre sincérité cette âme perfide.

Je ne dis pas ceci pour vous inquiéter, chère belle. Je le dis pour vous ouvrir les yeux sur votre position, et vous bien convaincre qu'il est absolument nécessaire que vous me laissiez agir de mon mieux en vue de vous protéger contre lui, tandis

que la chance est encore en notre faveur. L'intervention du comte Fosco m'a procuré les moyens d'arriver jusqu'à vous ; mais demain, peut-être, cette intervention nous sera refusée.

Sir Percival a déjà renvoyé Fanny, parce que cette fille a de l'esprit et vous est affectueusement dévouée ; il a choisi pour la remplacer, une femme qui n'a aucun souci de vos intérêts, et que son intelligence obtuse place au niveau du chien de garde attaché dans votre cour. On ne saurait dire à quelles mesures violentes il pourra maintenant avoir recours, à moins que nous ne profitions de nos avantages tandis qu'ils nous restent encore.

— Que ferons-nous, Marian ? Oh ! si seulement nous pouvions quitter cette maison et ne la revoir jamais !

— Suivez mes conseils, chère aimée,...

et figurez-vous bien que vous ne serez jamais sans appui, tant que je demeurerai ici avec vous.

— Je le veux croire, ... je le crois... Mais, tout en vous occupant de moi, n'oubliez pas la pauvre Fanny ! Elle aussi a besoin de secours et de consolations.

— Je ne la perdrai pas de vue. Je lui ai parlé avant de monter ici, et il est convenu que, ce soir, elle aura de mes nouvelles. Les lettres qu'on met dans la boîte, à Blackwater-Park, n'y sont pas tout à fait en sûreté ; — j'en ai deux à écrire, aujourd'hui, dans votre intérêt ; — elles ne passeront pas, certainement, par d'autres mains que celles de Fanny.

— De quelles lettres s'agit-il ?

— Je veux d'abord, Laura, écrire à l'associé de M. Gilmore ; vous savez qu'il nous a promis son aide en toute difficulté

qui pourrait survenir. Si peu versée que je puisse être dans la connaissance des lois, je suis certaine qu'elles doivent protéger une femme contre des traitements comme ceux que ce misérable nous a infligés aujourd'hui.

« Je n'entrerai dans aucun des détails relatifs à cette Anne Catherick, parce que je n'ai pas de renseignements certains à donner. Mais l'avocat saura que votre bras a été brutalement froissé ; il saura que, dans cette chambre même, vous avez été indignement violente... Avant que je m'endorme, ce soir, ma révélation sera partie.

— Songez, Marian, à l'éclat que vous allez faire !

(à suivre.)

DEVINETTES



Il s'agit de trouver ici deux écerclés à qui la tête manque, afin que je leur prête la mienne



Au banquet. — Tiens, voici votre femme qui vous cherche. La voyez-vous ? Trouvez la femme.



Il y a là un patineur qui prend ses ébats. Mais il faut le trouver. Le voyez-vous ?

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes chez la femme, et guérissent radicalement :

LA CONSOMPTION
DYSPEPSIE...
ANÉMIE...
ET LES FAIBLESSES
D'ESTOMAC.

❖ SANTE ET BEAUTE ❖

UNE BOITE, AVEC NOTICE, \$ 1.00
SIX BOITES, " " 5.00

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES DE PREMIERE CLASSE

DEPOT GENERAL POUR LA PUISSANCE :

❖ L. A. BERNARD ❖

1882 rue Ste-Catherine, Montreal

ROMEO PREVOST & CIE

Comptables Auditeurs

LIQUIDATEURS ET FIDEI-COMMISSAIRES

ARGENT A PRETER

Achats de Débentures Municipales

Batisse des Chars Urbains, CHAMBRES Nos 41 et 42
Telephone Bell No 815

MONTREAL.

N. LEVEILLE
Marchand Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison
L. C. DeTonnancourt.

138 $\frac{1}{2}$, RUE ST-LAURENT
MONTREAL.

Toujours en magasin un grand assorti-
ment de Draps, Casimirs, Tweeds de
première qualité et de Patrons
les plus nouveaux.

FUMEZ

LES

**CIGARES ET LES
CIGARETTES**

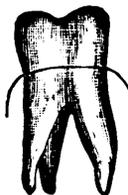
CRÈME DE LA CRÈME ET
LAFAYETTE

DE J. M. FORTIER

R. WILSON SMITH
COURTIER EN VALEURS
DE PLACEMENT

ACHETE ET VEND: Débentures
Municipales, Bons du Gouverne-
ment et Actions de Chemin de fer,
Valeur de première classe conve-
nables pour placements en fidéi-
commis. Toujours en mains.

1724, NOTRE-DAME, MONTREAL.



FAUSSES DENTS sans PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleurs chez
J. G. A. Gendreau, Dentiste
20, Rue St-Laurent

TEL. BELL 2018 MONTREAL.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE

Livres religieux, d'histoire, de sciences, de littérature etc., etc., neufs et d'occasion. Nous importons d'Europe dans le plus bref délai, tous les ouvrages qui nous sont demandés. Livres Canadiens—Reliures de tous genres, Achat de Livres, lots de Livres et de Bibliothèques Echanges de Livres.

ARCHAMBAULT & BELIVEAU,

TELL. BELL 1990 1817, RUE NOTRE-DAME
CATALOGUE EXPEDIE FRANCO.

BEAUX-ARTS



MARIE ANTOINETTE sortant du tribunal révolutionnaire, après sa condamnation à mort



Un tyran tyrannisé.



— Vous n'avez pas honte, à votre âge, de solliciter une place ?
— Eh ! il y a 32 ans que je la demande ! . . .



— Je suis sûr que la place vous plaira . . . ma femme est très douce . . . sa servante peut sortir quand elle veut.



83, RUE WOLFE, 83
MONTREAL

CHAMPAGNE "COUVERT"

LE MEILLEUR CHAMPAGNE



IMPORTE AU CANADA

En Vente Partout. Essayez-le
Seuls AGENTS au CANADA :
LAPORTE MARTIN & CIE
Epiciers en Gros - MONTREAL.

Tout amateur devrait fumer les Cigares et Cigarette

ABERDEEN 10 CTS
LITTLE BUCK 5 CTS

Les meilleures marques du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturées par la

Blackstone Cigar Factory
1200, 1202, 1204, Rue S -Laurent
MONTREAL